

LE MONDE ILLUSTRÉ

ALBUM UNIVERSEL

19^e ANNEE—No 51

MONTREAL, 18 AVRIL 1903

40 PAGES, 5c. le Numéro



LES SUCRES.— (Composition inédite de M. Edmond-J. Massicotte)

ALBUM UNIVERSEL

BUREAU DE RÉDACTION :

Édifice de "La Presse," 55 rue Saint-Jacques.

Boîte du Bureau de Poste pour la correspondance, 758.
Tiroir du Bureau de Poste pour les journaux, 2191.

Quatre mois, 81.00.	Payable d'avance
Un an, 83.00.	Six mois, 81.50

ENTRE - NOUS

Les empêcheurs de danser en rond continuent leurs farces de fumistes.

En voici encore qui veulent prohiber la fabrication et la vente des cigarettes, sous prétexte qu'elles agissent d'une manière des plus pernicieuses sur le physique et le moral des adolescents.

Certes, la compassion qu'éprouve pour les adolescents le père de ce projet de loi, part d'un bon naturel, mais pourquoi priver tout le monde de l'usage des cigarettes fabriquées, quand on ne veut en réalité atteindre qu'une minorité représentée par les adolescents ?

Et puis, n'est-ce pas tout simplement donner un coup d'épée dans l'eau, car il n'y a pas de mesure qui puisse empêcher les fumeurs de rouler leurs cigarettes, d'autant plus que celles que l'on fait soi-même sont infiniment meilleures que les autres, surtout quand on ne les colle pas. Vous ne verrez jamais un amateur de bon goût fumer des cigarettes fabriquées ou coller celles qu'il fait.

C'est donc toujours la même histoire. C'est l'excès, c'est l'abus qu'il faut combattre, et ce ne sont pas les mesures extrêmes qui peuvent remédier au mal. Voyez les comtés où la loi de prohibition Scott a été en vigueur, il n'y a pas d'endroit où l'ivrognerie ait fait plus de progrès, et cela, à tel point, qu'on est obligé de l'abroger après en avoir constaté les effets malfaisants.

Rien de plus mauvais que de défendre une chose, et je crois vraiment que si Eve avait eu la permission de manger la pomme, la fameuse pomme, jamais l'idée d'y mordre ne lui serait venue. Cependant, je ne le jurerais pas.

Manger, boire, dormir, travailler sont choses excellentes, mais l'abus les rend très mauvaises.

Si les adolescents — puisque adolescents il y a — fument, cela est beaucoup de la faute des parents, qui ne les surveillent pas assez. Le mieux serait, je crois, d'obliger ces adolescents à fumer une pipe de tabac canadien choisi — parmi les plus mauvais — et de les rendre malades à rendre tripes et boyaux.

On peut toujours essayer.

— Les bons conseils portent quelquefois des fruits, un peu maigres, il est vrai, mais qui valent encore mieux que rien.

En Angleterre, patrie de la vertu et de Jack l'éventreur, les apôtres de la tempérance ont vraiment du mérite, il faut le reconnaître, et d'aucuns ne reculent devant rien, pas même le ridicule, le pire des écueils à affronter.

On a vu pendant plusieurs années, à Londres, un homme encore jeune, faire des conférences publiques qui ont fait beaucoup de bien.

Il avait l'habitude de commencer ainsi ses discours :

"Je suis le fils aîné d'une famille noble, depuis plusieurs générations. Je suis baronnet, et personne ne m'a jamais contesté ce titre. J'ai cependant été élevé dans la maison de charité de la paroisse que mes parents possédaient en tout droit. Je n'ai reçu d'autre éducation que celle accordée aux enfants des pauvres, et, après avoir été mis en apprentissage, j'ai appris le métier de cordonnier. Puis j'ai essayé de la marine, où j'ai été l'être le plus malheureux du monde. J'ai couru l'Amérique, fait plusieurs métiers en essayant de justifier la noblesse de mon origine, en faisant du bien à mes semblables. Et me voici de retour, chargé à trente-cinq de vous raconter l'origine de la misère où je suis tombé. Mon père était ivrogne, et, ce vice, il en avait hérité de son père, qui, lui-même, tenait cet héritage du sien. La ruine de la

famille a commencé au règne de Georges III, et la fortune considérable qu'elle avait accumulé depuis des générations est devenue la proie des brasseurs de bière et des fabricants de whisky."

Ce baronnet était évidemment un excentrique, car rien ne le forçait à dire au public que son père, son grand-père et son arrière-grand-père étaient d'incorrigibles ivrognes, et il eût mieux fait sans doute de chercher à se créer une position honorable que de traîner dans la boue la mémoire de ses aïeux.

Il aurait pu prêcher la tempérance sans recourir à cet exorde, mais il paraît que ce genre plaisait à son auditoire et que nombre d'ivrognes suivirent ses conseils et se mirent au régime de l'eau.

— Ce n'est pas la tempérance qui amenait, l'autre jour, un vieillard de soixante-douze ans devant le Recorder de Montréal.

Ce vieil homme avait affronté d'autres dangers que la colère de vénérables magistrats, puisque, à peine âgé de dix-huit ans, il avait fait partie de cette fameuse charge de Balaklava, dont les Anglais sont si fiers à juste titre, charge qui fut, bien que dans de moindres proportions, aussi héroïque que celle des Français à Reishoffen, pendant l'année terrible, — et pourtant, le vieillard tremblait de peur.

Vous savez tous que cet exploit fut le résultat d'une erreur, encore mal expliquée, d'un ordre donné à tort, dit-on, à la cavalerie anglaise de charger les Russes, dont la position était formidable.

A cet ordre, dit un historien, lord Cardigan hésita, mais on répondit à ses objections que telle était la volonté du général en chef, Lord Raglan ; alors il s'inclina, en signe d'obéissance, sans ajouter un seul mot, et alla se placer en tête de sa brigade. Il jeta un regard de profonde tristesse sur ses beaux régiments, qu'une mort inévitable devait décimer quelques instants après, et lança son cheval au galop, en s'écriant : "En avant, le dernier des Cardigan !" Les troupes, échelonnées sur le sommet et sur le versant des collines virent, avec un sentiment d'angoisse inexprimable, cette superbe brigade se précipiter, dans la plaine, à une attaque impossible, dont la folie pouvait seule égaler l'héroïsme. Tous les coeurs se serrèrent, tous les regards la suivirent jusqu'à ce qu'elle eut disparu dans un tourbillon de fumée ; elle passait, rapide comme l'éclair, avançant vers les batteries meurtrières, qui vomissaient des flots de mitraille. Cet ouragan, que n'avait pu arrêter le canon, étonna les Russes. Les cavaliers gravissaient les mamelons, franchissaient les batteries, traversaient des colonnes épaisses, qu'ils trouaient dans leur course sanglante. Après avoir passé au travers d'une masse d'infanterie, qui la cribla de ses feux, l'intrépide brigade arriva en face de la cavalerie russe, sur laquelle elle se rua. Ce fut une mêlée effroyable, mais le nombre des ennemis augmentait toujours, il fallait revenir en arrière, alors qu'on était enveloppé de tous côtés.

C'est alors, et les historiens anglais semblent l'oublier trop souvent — que les Français se mirent de la partie. Heureusement, la brigade des chasseurs d'Afrique arrivait en ce moment. Le général Morris (Français, malgré son nom) ne pouvait comprendre un mouvement dont rien ne pouvait justifier l'imprudente témérité ; cependant, devant le désastre qui menaçait la brigade Cardigan, il n'hésita pas à lancer quatre escadrons et les chasseurs à pied, qui engagèrent une lutte héroïque avec les Russes, firent taire la plus importante et la plus meurtrière des batteries ennemies, et permirent ainsi à lord Cardigan de se frayer un chemin pour revenir à son point de départ.

Ce retour fut affreux. La moitié de la brigade était détruite.

Mais, je suis loin du vieux soldat que j'ai laissé à la Cour du Recorder.

Ce brave, interrogé au sujet de la fameuse charge, la racontait en peu de mots. Il avait chargé, tapé comme un sourd, vu du feu et de la fumée, entendu un vacarme impossible, et ne savait rien de plus.

Et le vétéran qu'avait épargné la mitraille russe fut épargné encore par le Recorder canadien.

— Nous venons de marcher dans tant de sang que cela me fait penser à la cause importante, sinon célèbre, dont la cour est saisie en ce moment, où un médecin réclame trois mille piastres de son client pour une opération difficile.

Le cas était grave et le client est riche.

Sans entrer dans le mérite de la cause, je crois qu'il est reconnu en principe, tacitement au moins, que les patients riches doivent payer beaucoup plus cher que les pauvres, et que ce principe, admis pour la médecine, devrait être appliqué à la boulangerie, à l'épicerie, à la boucherie, à la cordonnerie, etc., etc., ce qui ferait parfaitement mon affaire et celle de nombre de mes amis qui ont oublié de faire fortune.

La route que parcourt le médecin pendant sa vie n'est pas toujours jonchée de fleurs, et son dévouement et ses soins ne sont que trop souvent payés d'ingratitude.

Que de fois n'entend-t-il pas des cris de désespoir mêlés à des promesses fantastiques :

— Sauvez mon enfant, docteur, sauvez-le, et ma fortune, ma vie sont à vous !

— Faites vivre mon mari, docteur, et je vous donnerai la moitié de ce que j'ai.

— Sauvez ma mère !... et je...

Le brave médecin, habitué à ces discours, s'en préoccupe fort peu, et avec raison, car il a besoin de tout son sang-froid pour faire prompt et bonne besogne.

Il soigne donc, opère et sauve parfois le malade. Le calme renaît dans la maison, les terreurs disparaissent, la confiance renaît et les têtes se refroidissent, se refroidissent et finissent par descendre au-dessous de zéro, au thermomètre du souvenir du médecin sauveur.

Celui-ci, cependant, au bout de quelque temps, se souvient du client plein de promesses, et lui envoie son compte, qui est reçu comme un oncle d'Amérique qui arrive en Europe sans le sou.

— Dix piastres ! comment, dix piastres pour une affaire de rien ! Dix piastres pour une petite opération insignifiante ! Mais, c'est atroce, c'est ignoble. Oh ! ces médecins, quels voleurs !

— Mais, madame, vous disiez alors que...

— Je disais, je disais ! Est-ce que je connais la médecine, moi ! Est-ce que je suis médecin, moi ! Mais, je me suis bien aperçue que ce n'était rien puisqu'il a été si vite guéri !

Ah ! les belles promesses ! !

Je sais bien qu'il existe des médecins "chérants", mais la concurrence les fait vite revenir dans leur intérêt, à des sentiments plus humains, mais quand un riche est richement malade et qu'il est richement soigné, je suis d'avis qu'il doit richement payer.

— A quoi servent les diplômes universitaires ?

A pas grand' chose.

Je connais un homme qui a dans sa poche quatre diplômes assez rares dans une même poche. Il a ses diplômes d'instituteur, de bachelier ès-lettres, de bachelier ès-sciences et de licencié en droit, et avec tout cela, il ne peut pas obtenir à Ottawa une place de gratte-papier.

— Vous n'avez pas passé l'examen du dernier service civil, lui dit-on.

Mais, c'est idiot, ce système-là ! Les examens du service civil sont bons pour ceux qui n'en ont jamais passé d'autres, pour ceux dont on a quelque raison de mettre en doute le degré d'instruction qu'ils peuvent avoir. Quant aux porteurs de diplômes, ils ont fait leurs preuves, pourquoi en exiger d'autres ?

Quant à moi, j'ai toujours eu et j'ai encore des idées très arrêtées — quoiqu'aussi progressives que le "euchre" le plus intelligent — sur la manière dont on devrait faire passer les examens — je ne parle pas des examens universitaires.

Si j'étais chargé d'examiner des jeunes gens ou des gens pas jeunes, je ne leur imposerais qu'une lettre à faire sur un sujet donné, mais assez général, et la manière dont cette lettre serait écrite me donnerait assez exactement, je crois, la mesure des connaissances du candidat.

Dans une lettre, un garçon intelligent trouve moyen de parler de tout, à part du sujet imposé, de prouver qu'il sait quelque chose en histoire, en morale, en géographie, en littérature, en sciences, etc., etc., et la manière dont il effleure ces questions suffit pour le juger.

Que la lettre ait vingt ou trente pages, si cela est nécessaire, mais laissez au cerveau du candidat la chance de faire sortir ce qu'il contient... s'il n'est pas vide.

On peut très bien répondre à certaines questions d'examen et être un parfait ignorant.

Combien de diplômés savent écrire une lettre d'une manière passable ?

— ♦ — On parle beaucoup de la Macédoine par le temps qui court, et une partie de la Turquie est en feu. On s'assassine, on se tue, on se massacre, et l'Europe regarde.

C'est de cette Macédoine brûlante que nous arrive une bonne histoire, dont je ne réclame nullement la paternité :

Deux Anglo-Saxons, deux fumeurs probablement, entrèrent dans le magasin de tabac d'un Juif dont le savoir en anglais était très borné, bien qu'il parlât plusieurs autres langues. Avec l'insouciance particulière à la race britannique hors chez elle, un des Anglo-Saxons dit à l'autre :

— Cet imbécile ne sait pas l'anglais.

Cette remarque retraits dans le cadre de compréhension du vieil Isaac, qui leur posa les questions suivantes :

— Parlez-vous italien ?

— Non, répondirent-ils.

— Parlez-vous grec ?

— Non.

— Parlez-vous turc ?

— Non.

— Parlez-vous espagnol ?

— Non.

— Parlez-vous français ?

— Non.

Après une longue pause, le vieillard reprit vigoureusement :

— Si je suis une fois imbécile, vous l'êtes cinq fois !

Cela ne rappelle-t-il pas un peu le cas de ce soldat français, en garnison à Rome depuis assez longtemps :

— C'est curieux, disait-il, il y a quatre ans que nous sommes à Rome et il y a encore beaucoup de Romains qui ne parlent pas français !

Quant à lui, il ne savait pas un traître mot d'italien.

LEON LEDIEU.

LES SUCRES

(Voir gravure)

En offrant aujourd'hui à l'admiration de nos lecteurs le magnifique tableau d'art intitulé " Les Sucres ", nous éprouvons une double fierté.

D'abord, la scène reproduite est d'un réalisme bien vécu, et, à l'esprit de tout Canadien qui l'observe, elle rappelle des souvenirs délicieux.

En outre, c'est au crayon de l'un des nôtres que nous devons tel dessin.

Et le nom de l'artiste et son oeuvre exhalent des parfums du terroir national. Nous ne pouvons dissimuler le juste orgueil que nous en ressentons.

Quiconque a visité les cabanes à sucre de nos érablières trouvera dans le tableau de M. Edmond-J. Massicotte une reproduction fidèle de la scène évoquée.

Sous la simplicité rustique des personnages semble rayonner la paix vivifiante qui habite le calme des grands bois.

A travers les vapeurs que lance en tourbillons l'eau d'éraple qui bout, on entrevoit les flots dorés du sirop le plus recherché des gourmets.

Et que care du laborieux jeune homme qui consacre ses loisirs à illustrer les scènes les plus pittoresques de son pays ?

Les bravos qui acclament chacune de ses compositions originales prouvent suffisamment le vif intérêt qu'on porte à ses travaux.

Comme nous l'avons déjà annoncé, M. Massicotte continuera à nous honorer assidûment de sa précieuse collaboration.

Nous conseillons à nos lecteurs de collectionner les tableaux si essentiellement canadiens dont nous commençons la publication dès ce jour.

POSTE EN FAMILLE

Chs. A. Gauvreau, Ottawa. — Votre chant printanier portera ses échos aux lecteurs de l'Album Universel, heureux d'apprécier à nouveau votre généreuse collaboration. Merci !

Marc-Aurèle, Montréal. — Nous ferons notre possible pour vous satisfaire.

Art. Alain. — Espérons que votre " Erreur " a été préméditée et que vous saurez répéter une faute aussi mignonne.

EPURONS NOTRE LANGUE

GUERRE AUX LOCUTIONS VICIEUSES

AFFECTER. — Est un anglicisme dans le sens d'influencer. Exemple : ne dites pas : Personne n'**AFFECTERA** ma décision, dites : Personne n'**INFLUENCERA** ma décision.

AGETER, AGEVER. — A ces expressions vicieuses substituez les mots **ACHETER, ACHEVER.**

AGUETTES (aux). — Remplacez cette locution par l'une ou l'autre des suivantes : **AUX AGUETS, A L'AGUET.**

AMANCHER. — Au lieu de dire : Tel gamin s'est fait **AMANCHER**, dites : s'est fait **MAL-TRAITER.**

AMANCHER (s'). — N'est pas français dans le sens de s'**HABILLER.** Employez, de préférence, cette dernière expression.

A MATIN, A SOIR. — A ces locutions vicieuses

substituez les expressions suivantes : **CE MATIN, CE SOIR.**

AMIQUIE. — Certaines personnes rustres persistent à traduire le mot **AMITIE** par ce terme vulgaire, mais c'est à tort.

ANBANDONNER. — Expression à corriger. Ecrivez et prononcez : **ABANDONNER.**

ANGLIFIER. — Ne dites pas : Ne nous laissons pas **ANGLIFIER.** Dites : Ne nous laissons pas **ANGLICISER.**

ANPAUVRIR. — Est la corruption d'**APPAUVRIR.** Au lieu de dire : L'esprit de luxe **ANPAUVRIT** nos familles, dites : L'esprit de luxe **APPAUVRIT** nos familles.

ANTICIPER. — Est un anglicisme dans le sens de **PREVOIR, ENTREVOIR.** Ne dites pas : **J'ANTICIPE** que vous réussirez, dites : Je **PREVOIS** que vous réussirez. **L'EDUCATEUR.**

L'ÉRABLE

Le Liban a le cèdre au port majestueux,
Sorrente a l'oranger au parfum délectable ;
En France, on a le chêne et ses rameaux ombreux ;
Aux bords du Saint-Laurent nous possédons
l'érable !

Ah ! combien nous l'aimons l'arbre du sol natal,
Lui dont la feuille lisse a des airs de dentelle,
Lui dont l'écorce, au froid, se couvre de cristal
Et brille aux jours d'hiver quand la glace étincelle.

Témoin de notre enfance, il ajoute aux décors
Des vagues souvenirs de la prime jeunesse,
Le charme rutilant du rouge et des vieux ors,
Que l'automne lui donne ainsi qu'une caresse.

Mais sa beauté se meurt dès les premiers frimas,
Quand l'oiseau, reprenant sa triste mélodie,
Un jour s'envole au loin vers de riants climats,
Où l'idylle amoureuse est souvent épopée.

Pourtant il reste cher à nos coeurs canadiens,
L'érable dépouillé que recouvre le givre,
Car le printemps viendra lui rendre tous ses biens
En l'effluve divin qui nous fera revivre.

Vers les bois, en famille, emportant des vaisseaux,
Joyeux on s'en ira prendre à l'érablière
La sève qu'on transforme en sucre aux blonds
[cristaux,

Fleurs d'érables blessés coulant dans la lumière !

Alors, suivant le rêve, au ciel devenu bleu,
Le rire a des échos qui vibrent dans la brise,
Et l'homme avec bonheur s'amuse autour d'un feu,
Tandis qu'en tapinois, l'amour parfois le grise.

LOUIS D'ORNANO.

Montréal, avril 1903.

ORDRE DES FORESTIERS CATHOLIQUES

(Voir gravure)

La Cour Saint-Jean-Baptiste, No 222, de l'Ordre des Forestiers Catholiques, dont nous publions ailleurs la photographie des officiers, donnera, le 20 du courant, à l'ancien Théâtre Delville, (Salle Poiré), coin des rues Montcalm et Sainte-Catherine, une jolie soirée, dont le programme nous réserve des surprises. Comme les bénéfices de cette soirée sont destinés à des fins de bienfaisance, il est du devoir du public de patronner une entreprise aussi philanthropique.

L'Ordre des Forestiers Catholiques, comme du reste toutes les associations de son genre, accomplit, chaque jour, au sein de notre province, et plus particulièrement de notre cité, une oeuvre salutaire, l'éloge n'est plus à faire, et la Cour Saint-Jean-Baptiste, No 222, contribue, pour une

large part, à répandre les principes de la mutualité parmi nous.

Fondée le 2 août 1891, par MM. F.-X. Paquette et J.-A. Labossière, la Cour Saint-Jean-Baptiste compte actuellement 175 membres. Elle a payée à ses malades \$5,000 de bénéfices en maladie et à ses défunts, \$450 d'indemnité funéraire.

La Cour Saint-Jean-Baptiste mérite les encouragements du public, et a droit d'espérer faire de cette soirée du 20 courant un véritable succès.

RÉMINISCENCE À DEUX

(A Albert Lozeau)

Le coeur ne vieillit pas, en dépit des orages,
Et l'on retrouve en soi, quand revient le printemps,
La douce impression des plus riants mirages,
Aux jours ensoleillés de nos premiers vingt ans.

Ce matin, les oiseaux accourus aux rivages
D'où le froid les chassa, frileux et grelottants,
Essayaient dans l'azur leurs plus joyeux ramages,
Et couvraient de leurs vols la nudité des champs.

Et leur chanson montait dans le ciel bleu, ravie,
Et l'on sentait en nous comme un regain de vie,
A les voir sur les toits, les hailliers, les buissons.

Et l'on songeait aux jours de l'ardente jeunesse
Où tout était bonheur, où tout était ivresse :—

Et comme eux, à l'azur nous jetions nos chansons !

CHS.-A. GAUVREAU.

Avril, 1903.

PENSÉES

Il faut regarder le passé avec son coeur et l'avenir avec sa raison.

Quand le bâtiment est sur le point de couler, les rats l'abandonnent.

Celui qui lit peut savoir beaucoup ; celui qui regarde peut savoir davantage.

Pour guérir un rhume en un jour

Prenez les Tablettes " Laxatives Quinine." Cette signature se trouve sur chaque boîte, 25c.—

VICTOIRE COMPLETE

Le croup, les affections de la gorge et des poumons trouvent un adversaire victorieux dans le BAUME RHUMAL.

GRAND ÉCRIVAIN DISPARU
ERNEST LEGOUVÉ

Si quelqu'un semblaient appelé à justifier la dénomination d'"immortel", qui constitue, pour beaucoup, l'une des plus enviées prérogatives des académiciens, c'est bien cet alerte vieillard de quatre-vingt-seize ans qui, le matin de sa mort, prenait sa quotidienne leçon d'armes, passait son après-midi dans son cabinet de travail, et se couchant le soir, en proie à un léger malaise que les siens et lui-même considéraient comme absolument passager, s'endormait, paisible et soulagé, du sommeil dont il ne s'est pas réveillé. Voilà une douce fin, et bien en harmonie avec cette sereine vieillesse qui faisait l'admiration de tous et qui avait laissé M. Legouvé en possession de toutes ses brillantes facultés.

Il était d'une autre génération et il ne connut jamais nos modernes névroses. Tout en lui respirait la pondération et le juste équilibre moral et physique, qui se rencontre si rarement de nos jours.

Chose bien rare aussi, il s'intéressait aux choses de la vie actuelle, très différent en cela des gens d'un grand âge, qui se confinent dans leurs souvenirs et qui n'ont d'yeux que pour le passé. N'a-t-on pas conté que ce contemporain des grandes batailles du romantisme se plaisait, tout récemment encore, à modifier les dénouements des pièces de Capus et de Donnay, et à les refaire selon son goût. En faut-il davantage pour témoigner de la souplesse de cet esprit curieux des productions littéraires modernes, si différentes pourtant de celles dont sa jeunesse pratiqua le culte fervent. On a fait tant de chemin en tout genre depuis l'année au cours de laquelle Ernest Legouvé assistait à la séance de l'Académie où l'on prononçait l'éloge de son père, et la poésie du "Mérite des Femmes" est si différente de la prose où maintenant on nous peint la "rosserie" de ces mêmes femmes, qui trouveraient, sans doute, les éloges de M. Legouvé père d'une galanterie quelque peu surannée.

Mais, tout en subissant de la meilleure grâce ces transformations de l'esprit et des mœurs, cet aimable patriarcat, qui avait l'âge d'homme en 1830, et dont les cheveux étaient déjà blancs sous l'empire, demeurait comme un modèle d'une autre race, comme un type charmant d'âme supérieure, ignorant les inquiétudes et la fébrilité de nos contemporains. Il le prouvait lorsqu'il a dit : "Je ne redoute pas la mort, mais seulement le chemin qui y conduit."

En récompense de cet accueil sans récriminations qu'il lui réservait, la mort lui épargna ce chemin terrible des souffrances et de l'agonie, et elle a pris en son honneur les traits du bienfait-sommeil.

Ernest Legouvé était né en 1807. Sa vocation littéraire se dessina de bonne heure. Il obéissait du reste à une sorte d'atavisme, car son grand-père, jurisconsulte distingué, a laissé des mémoires et des consultations écrites qui sont des modèles de style.

Son père avait été accueilli à l'Institut en 1798. Marchant sur leurs traces, Ernest Legouvé, à peine au sortir du lycée, remporta le prix de poésie à l'Académie française, avec un poème sur "La Découverte de l'imprimerie". Après avoir publié quelques romans, il écrivit pour le théâtre. Il fit représenter sous ce titre : "Louise de Lignerolles", un drame dont le public d'alors goûta la poignante émotion.

En collaboration avec Scribe, il donna ensuite "Bataille de Dames", qui n'a point quitté le répertoire du Théâtre-Français, où l'on goûte encore actuellement l'ingéniosité de l'action et les jolis caractères de cette aimable comédie. Toutefois, c'est "Adrienne Lecouvreur", souvent reprise au même théâtre, qui constitue son œuvre dramatique capitale. L'ouvrage date de 1848, et la célèbre tragédienne Rachel y obtint un de ses plus beaux succès.

Pour cette incomparable interprète, Ernest Legouvé écrivit aussi une "Médée" qu'ensuite elle se refusa à jouer, préférant payer un dédit, considérable pour l'époque, que l'auteur abandonna au profit de la caisse des auteurs dramatiques. Ce fut Mme Adélaïde Ristori qui créa le rôle, traduit pour elle en italien ; mais cette transposition consentie ne fut pas à l'avantage du spectacle.

Au nombre des autres ouvrages dramatiques d'Ernest Legouvé, il faut encore citer : "Les

doigts de Fée", "Béatrix", "Un Jeune Homme qui ne fait rien", "Miss Suzanne", "Deux Reines", une tragédie qui date de 1864, et qui, par suite des oppositions de la censure, ne put être représentée qu'en 1872, "La Cigale chez les Fourmis", en collaboration avec Labiche, etc., etc.

"Ce sont, comme l'a dit très justement M. Emile Faguet dans le bel article qu'il a consacré à M. Legouvé, au lendemain de sa mort, ce sont des pièces comme on les aimait vers 1848, moitié dramatiques, moitié plaisantes, très bien faites et très minutieusement agencées, avec de l'esprit, des traits de sentiment, et une ou deux scènes puissantes, ou au moins vigoureuses, vers le quatrième ou le cinquième acte. C'étaient surtout des pièces admirablement faites pour faire valoir le talent des acteurs et particulièrement "le mérite des femmes". C'étaient des pièces pour comédiens. N'oubliez pas que Molière et peut-être même Shakespeare, considérant que les drames sont joués par des comédiens, ont passé leur vie à faire des pièces pour comédiens. Mais encore, ce n'étaient pas — ne confondons point — des pièces faites pour une étoile et sur la mesure d'un acteur fameux ou d'une actrice célèbre. C'étaient des pièces disposées pour faire valoir le talent de leurs comédiens, "quels qu'ils fussent", et c'est pour cela que, après avoir réussi par-dessus les nues en leur nouveauté, elles ont pu avoir le même succès avec d'autres acteurs cinquante ans après. "Adrienne Lecouvreur" avait été faite pour Rachel. Vous savez quel succès elle a obtenu avec Mlle Bartet. C'est que c'étaient des pièces qui dépassaient, tout en le servant admirablement, le talent des artistes pour qui elles étaient faites.



ERNEST LEGOUVÉ, doyen de l'Académie française, mort à Paris, le 14 mars 1903, dans sa 96^e année

Elles réussissaient par-dessus les nues, mais elles étaient au-dessus des étoiles."

L'élection de Legouvé à l'Académie, en remplacement d'Ancelet, remonte à l'année 1856. Il était donc le doyen des lettres françaises, celui du journalisme parisien comme aussi de ses confrères de l'Académie.

Causeur irrésistible, on l'appréciait en outre comme un incomparable lecteur.

"De cet art, il avait fait, a dit encore M. Faguet, un genre littéraire tout nouveau. Il savait, toujours avisé, il savait très bien ce qu'il faisait. On avait tellement pratiqué la critique de toutes les manières vers 1860, qu'il s'agissait de donner à ce genre un aspect nouveau. Il le fit en prenant le genre connu de maïs. "Sous prétexte" d'apprendre à lire, il enseigna à comprendre. Les leçons de lecture des textes classiques n'étaient pas autre chose que des commentaires et explications de ces textes, "dirigés" du côté de la lecture, mais au fond ce n'était que de la critique pure et simple. Il disait : "La première chose pour bien lire, c'est encore de bien comprendre. Commençons donc par comprendre bien". Et là-dessus il parlait, et sa leçon de lecture était une leçon de littérature et de versification ou de rythmique et de métrique. Mais le point de vue nouveau donnait un ton piquant, séduisant et attractif à sa leçon.

C'est ainsi que son livre l'"Art de la Lecture" doit être considéré comme un des meilleurs livres de "critique pratique" que nous ayons en France.

Cet art de la lecture, il eut l'infatigable plaisir, à l'âge de quatre-vingts ans, de le transporter sur le domaine "réel", en pleine école, en pleine classe, au cours de ses années d'enseignement, à Sèvres.

Ses conférences lui valurent les plus brillants succès. On en goûtait la familiarité, la belle humeur et surtout cet irréprochable bon ton mis encore en valeur par une diction parfaite.

Les féministes peuvent le revendiquer à bon droit comme l'un de leurs premiers apôtres, car il n'y a pas loin d'un demi-siècle que, marchant sur les traces de son père, il traita de l'"Histoire morale des Femmes". Jules Ferry se souvint sans doute de ses conférences qui eurent un grand retentissement, en le nommant, par la suite, directeur des études à l'École Normale supérieure de jeunes filles de Sèvres. Ce problème de la direction à donner aux esprits juvéniles fut toujours l'une des préoccupations d'Ernest Legouvé, et nous lui devons, sur cette matière, des livres qui marquent dans l'histoire de l'éducation de la jeunesse française. Est-il besoin de citer "Nos Fils et nos Filles", "Une Education de Jeune Fille", "Les Pères et les Enfants", livres excellents, d'une réconfortante moralité et d'un précieux enseignement, sortes de bréviaires, qui doivent figurer à la place d'honneur de toute sérieuse bibliothèque familiale. Mais, s'il est profitable de les lire, combien n'est-il pas plus efficace encore d'entendre les enseignements qu'ils contiennent, de la bouche de cet éducateur aimable et bon, si vraiment paternel, qui propagea le savoir de la façon la plus ingénieuse, la plus efficace et surtout la plus séduisante.

Décoré de la Légion d'honneur en 1845, M. Legouvé était grand-officier depuis quelques années déjà.

Il laisse une fille, Mme Desvallières, mère de M. Maurice Desvallières, l'auteur dramatique ; de M. Georges Desvallières, artiste peintre, et de Mme Palhadilhe, femme du compositeur.

Il s'est éteint au milieu des siens, dans son appartement de la rue Saint-Marc, où avaient vécu ses parents, où il était né, et où tout lui rappelait les étapes de sa longue existence. Dans ce cadre paisible et intime, ses jours furent heureux et doux, car il s'y trouvait comme enveloppé par tous ses souvenirs chers, et il y a fidèlement suivi les traditions familiales, donnant l'exemple de plus en plus rare de l'existence d'un sage et d'un honnête homme, dans la plus noble acception du mot.

N'est-il pas curieux de noter le goût passionné que montra toujours pour l'escrime le pacifique et charmant académicien ?

Ce n'est pas qu'il eût en lui du bretteur, mais outre qu'il considérait ce genre de sport comme essentiellement hygiénique, il estimait que, comme la conversation, cet exercice relève de l'art français. Il y excellait, du reste, et il se montrait des plus assidus à la salle d'armes installée justement dans la maison qu'il habitait. Il commença à tâter du fleuret dès l'âge de sept ans ; mais c'est seulement vers sa trente-cinquième année qu'il prit l'habitude de s'aligner quotidiennement sur la planche.

Comme auteur dramatique, il avait un faible pour l'épée, et notre confrère, M. Galtier, rappelait de lui, ces jours derniers, cette amusante boutade :

"Que voulez-vous qu'on fasse, dans une comédie, disait-il, d'un homme blessé au pistolet ? Il n'est bon à rien. Mais à l'épée, il revient, deux minutes après, la main dans le gilet et essayant de sourire. La jeune fille ou la jeune femme lui dit : "Comme vous êtes pâle, monsieur ! — Moi, mademoiselle..." Alors paraît, par hasard, un petit bout de taffetas d'Angleterre. — Ciel ! Henri, vous vous êtes battu !" Ah ! l'admirable verbe que le verbe se battre. Tous les temps en sont bons. Vous vous battez... Battez-vous... Ne vous battez pas... Et comme il va bien avec ces exclamations : — Mon ami, par grâce ! — Monsieur, vous êtes un lâche ! — Arthur, Arthur, je me jette à tes pieds." Ne me parlez pas de théâtre sans ces deux collaborateurs indispensables... l'épée et l'amour."

M. Legouvé a voulu des obsèques aussi simples que possible.

On rapporte que sa première intention, en exprimant ses volontés dernières, était de refuser les honneurs militaires.

Depuis lors, les attaques dirigées contre l'armée avaient modifié son sentiment.

"Décliner les honneurs militaires, disait-il à un de ses plus anciens amis, ce serait, en quelque sorte, dédaigner notre vaillante armée."

Et il résolut de ne pas contremander le cérémonial auquel ses grades dans la Légion d'honneur lui donnaient droit. Les troupes ont donc figuré à ses obsèques, auxquelles ont assisté toutes les hautes personnalités parisiennes.

LA TRIBUNE DES JEUNES

ESSAIS INÉDITS

Sous la présente rubrique nous publierons les essais inédits des jeunes littérateurs qui voudront bien nous honorer de leur collaboration.

A cette page n'auront accès que des compositions originales, courtes et bien bâties.

Les jeunes écrivains des deux sexes sont invités à collaborer à l'oeuvre nouvelle, qui, nous l'espérons, sera couronnée de succès.

De temps en temps nous proposerons des sujets de composition, qui feront l'objet de tournois intellectuels.

Tels concours ne manqueront pas d'exciter le plus vif intérêt.

A LA PHYSIO-NOMISTE, GNOMONISTE

Mademoiselle B. L.

Vous qui savez percer l'insondable mystère,
Vous qui lisez si bien, jusques au fond du coeur,
Les pensers que l'on cache ou que l'on voudrait
[taire,
Je m'incline humblement devant votre art vain-
[queur.

Est-ce don ou talent, est-ce science occulte
Qu'un vulgaire mortel peut connaître, à son gré ?
Quoi qu'il en soit, pourtant, je sens grandir mon
[culte,
En devinant déjà votre oracle sacré.

Dites-moi ma vertu, mon espoir et mon rêve ;
Suis-je méchant ou bon, et volage ou constant ?
Et l'astre qui, soudain, dans mon âme se lève,
Doit-il briller toujours ou s'éteindre à l'instant ?

Que vous disent mes yeux ? Voyez-vous ma pen-
[sée ?

Mon coeur est-il à prendre ou s'il est déjà pris ?
Etudiant ma vie, et future et passée,
Faites-m'en des tableaux, au riant coloris.

Dites-moi tout, tout, tout. Banissant toute crainte,
Révélez le secret que j'attends, anxieux :
Et, douce et bonne enfant, faites sans une plainte,
Si je m'approche trop : c'est pour écouter mieux.

PAUL HYSSONS.

Avril, 1903.

UN HEUREUX COIN DU MONDE

(O Canada, mes amours !)

Dans l'Amérique ouverte par Colomb existe un vaste pays d'une majestueuse beauté.

Découvert au XVII^e siècle, par un marin français, d'illustre mémoire, ce pays merveilleux, qui voyait autrefois, sous ses grands bois touffus, errer les tribus sauvages, est aujourd'hui habité par le peuple le plus libre, le plus heureux du Globe.

Les rives enchantées de ses fleuves, ses beaux lacs où le poisson foisonne, ses plaines d'une richesse inouïe ; ses forêts vierges, impénétrables, où croissent le pin et le sapin, le chêne et le noyer, le bouleau et l'incomparable érable, fascinent le voyageur charmé.

Dans son sein, l'homme découvre de riches et nombreux gisements de houille, de mica, de fer, d'argent, de cuivre et d'or ; et son sol, labouré avec un soin jaloux, fournit le froment précieux, les grains de toute sorte, avec une telle abondance que ce pays fortuné nourrit et ses propres enfants et les enfants de l'Ancien Monde.

Sur cette terre bénie de Dieu, la Religion et la Justice, la main dans la main, comme autrefois Adam et Ève dans le Paradis terrestre, se promènent avec amour, couvrant de leur manteau protecteur le pays tout entier. L'Industrie, les Sciences et les Arts s'y sont donné rendez-vous, et marchent maintenant côte à côte sans jamais se heurter.

La douce Liberté, si chère au coeur de tout mortel, honorée, adulée, y règne en souveraine.

Sur ce sol unique, le Bonheur, fils de la Liberté, la Prospérité, fille du Travail et de la Religion, ont établi leurs demeures hospitalières où vien-

nent s'abriter avec confiance les citoyens de l'univers entier.

Et cette terre merveilleuse, soeur du Ciel, terre que le sang héroïque de nos ancêtres féconda autrefois, ô vaillants Canadiens, c'est le Canada.

AUGUSTE CHARBONNIER.

POURQUOI ?

Pourquoi ce rêve tout à coup,
Ce désir, ce besoin de l'âme,
Ce feu sacré, surhumain, fou,
Qui m'enveloppe de sa flamme ?

Pourquoi ces souvenirs d'antan,
Ce soulèvement de ma gorge ?
Pourquoi des larmes dans mon chant,
Dans l'oeil cette couleur de forge ?

Et pourquoi ces cris, cet élan
Vers ces régions inconnues ;
Ce penser noir, ce voeu méchant
D'étaler mes blessures nues ?

Pourquoi ?... C'est que, là ! le démon
Qui chauffe l'enfer du Parnasse,
A mis dans mon sein le tison
Qui change en feu les coeurs de glace.

C'est que sur ma vie a passé
Un souffle brûlant de jeunesse ;
C'est que mon coeur s'est embrasé
Et que mes sens ont bu l'ivresse.

C'est que j'ai noyé ma raison
Dans le vin d'une folle orgie ;
C'est que j'ai tremblé du frisson
Sublime de la poésie !

J. SUITE.

UNE ERREUR

A travers la vitre des châssis de la comtesse de B..., on voyait des teintes pâles, roses, vertes et blanches, reflets des riches gazelliers, au précieux ciselage, sur les tapisseries dispendieuses aux tons variés. Véritable bijou que ce château, et, illuminé comme il l'était ce soir-là, un soir de bal, il se détachait du profil fantastique de la forêt comme le diamant d'une bague.

Cette longue véranda d'un côté, de l'autre, une serre, puis un parterre couvert d'allées droites, entrecroisées, qui se cachaient sous les arbres, tout était en feu, des flambeaux et des lumières électriques à des places, à d'autres, plus poétiques, des lanternes vénitienes attachées aux arbres, et qui, sous la petite brise un peu froide, se balançaient curieusement au-dessus des fleurs et des roses presque mourantes.

Dans les somptueux appartements du château, c'était un va-et-vient continu de personnes aux titres sonnants : princes, vicomtes, marquis, barons, ou c'était des personnes, qu'on appelle les rois de la finance. On allait et venait, le sourire aux lèvres, donnant une poignée de main au mari, un sourire à la femme.

Plus loin, dans le grand salon, cachés sous des palmes, des musiciens hindoux jouaient une valse, dont les trois temps faisaient enlacer les couples, pour s'en lasser, et en harmonie avec cette mesure régulière, rythmée, enlevante, on valsait, la main dans la main, un bras autour de la taille, et souvent la tête sur l'épaule. C'était comme un tourbillon, du noir et du pâle qui tournaient ensemble, comme une feuille de papier qu'on déchire et que le vent fait tourner.

C'était grand bal chez la comtesse de B..., car ce jour-là, sa fille avait 21 ans, chose que toute personne de 22 a eue ; mais elle était fille de comtesse, de ce monde qui, pour trop s'amuser, s'en-

Dans un autre coin, le fumoir du comte, on jouait. Les habits noirs étaient autour du tapis vert, et sur la table, des pièces d'or. On perdait, puis on gagnait, la chance tournait comme les pièces, les pièces comme la Terre, et lorsqu'on levait les yeux, on voyait une atmosphère grise, fumée des cigares qu'on brûlait pour tromper sa physionomie et qu'on mordait souvent lorsqu'une perte donnait un gain à l'autre.

Puis, dehors, sous le feuillage épais, qui couvrait les allées, c'étaient des rires, des chuchotements, des bruits de pas accouplés, qui allaient se perdre dans la nuit noire, profonde.

Dans la serre, un couple venait de s'embrasser, et maintenant, la jeune fille, de ses doigts roses, posait à la boutonnière du jeune homme une fleur blanche. C'était Berthe, la fille de la comtesse, et son cousin Raoul, venu spécialement pour cette grande fête. Et, debout sur le seuil de la porte qui conduisait à la serre, Paul, le fiancé de Berthe, eut un serrement de coeur, un accès de colère et de jalousie, lorsqu'il vit sa fiancée embrasser longuement ce beau jeune homme, qu'il ne connaissait pas. Il tourna en faisant un serment, traversa la pare et, rendu chez lui, il versa quelques larmes. La pensée d'une trahison le fit souffrir, mais l'empêcha de pleurer. Le lendemain, il partait pour voyage, sans rien dire, et, après avoir envoyé à Berthe une lettre qui parlait du baiser et brisait les fiançailles.

Berthe, la veille, après le baiser, avait cherché son fiancé, mais en vain, et, sous son costume de bal, elle avait parcouru toutes les allées du parc. Elle pleura sous un saule, redoutant une catastrophe, et le lendemain, lorsqu'on lui apporta la lettre de Paul, elle était dans son lit, déjà malade. La lettre fit le reste et, quelques mois plus tard, on alla la coucher dans le cimetière, sous les fleurs et les roses, où les mères vont souvent pleurer.

Et lorsque Paul, qui était rendu en Italie, lut ce décès sur un journal français, il pleura ; puis quand, de retour chez lui, on lui expliqua la prétendue trahison de Berthe, il pleura beaucoup et alla sur les fleurs et les roses demander un pardon qui, depuis longtemps, lui avait été accordé.

ART. ALAIN.

Montréal, avril 1903.

LE PETIT BALCON

A Mlle Y. L.

Vous souvient-il qu'un jour, lorsque Avril eût fait
Et l'herbe et le bourgeon, [naître
"Maman" avait permis d'entr'ouvrir la fenêtre ?
—Et ce jour de printemps tous trois nous vit pa-
Sur le petit balcon. [raître

Vous souvient-il qu'alors, moi, poète sans alle,
Comme il en est foison,
Rempli de feu divin, vous dis : " Mademoiselle,
Je ferai, je le jure, une chanson bien belle
Sur le petit balcon. "

Avril jouait gaiement sur l'arbre et dans la rue,
Paré d'un chaud rayon ;
Votre regard brillait, mon âme était émue,
Car un astre bien pur éblouissait ma vue
Sur le petit balcon.

Votre pensée alors s'envolait dans l'espace
Vers une autre horizon ;
Car il était bien loin celui qui de sa grâce
Devait orner bientôt (pardon de mon audace)
" L'autre " petit balcon.

Et moi, tout près de vous, cueillant avec mystère
Un sourire bien bon,
Je vous laissais partir ; ah ! j'étais un bon frère !
Mais vous devez savoir ? ma vie était entière
Sur le petit balcon.

Depuis ce temps, pour vous, l'âme a changé d'em-
Et l'astre d'horizon ; [blème
Un autre à votre oreille a murmuré : " Je t'aime ",
Mais moi, depuis ce temps, moi... j'ai fait mon
Sur le petit balcon. [poème

L. T. A. TRUDEAU.

Possédons-nous la photographie du Christ ?

ÉTUDE SCIENTIFIQUE DU SAINT SUAIRE DE TURIN

Est-il possible que nous possédions l'image photographique du Christ. Cette question, qu'une découverte inattendue a tout à coup soulevée et que des études récentes ont permis d'examiner scientifiquement, ne pouvait manquer de provoquer une curiosité passionnée. Il semble établi dès maintenant que l'image en présence de laquelle on se trouve, et dont la photographie a révélé la majestueuse beauté, n'est pas l'oeuvre d'un peintre, mais qu'elle provient d'un corps couché sous le suaire où elle s'est imprimée. Quel était ce corps ? Peut-on penser que c'était celui du Christ ? Autant de questions que nous nous bornons à poser d'après le curieux et savant travail que M. Paul Vignon, docteur ès-sciences, publie à la Librairie Masson, sous ce titre : "Le Linceul du Christ". Nous terminons sur un point d'interrogation, laissant au lecteur à prendre parti, suivant sa conviction personnelle, dans des problèmes si graves et si délicats.

Les historiens nous disent que jamais Léonard de Vinci n'essayait de peindre la figure du Christ sans que sa main tremblât, et qu'un jour, comme il était en train de peindre la fameuse Cène de Sainte-Marie-des-Grâces, à Milan, il avoua au duc Ludovico Sforza "qu'il n'espérait guère trouver sur la terre le type du divin Sauveur, et que même son imagination était impuissante à concevoir son idéale et céleste beauté". Si sa main tremblait, ce n'était donc pas seulement d'émotion religieuse, mais aussi du sentiment qu'il avait de la difficulté de rendre avec l'apparence de la vérité la physiologie de Jésus-Christ.

Aucune figure, en effet, n'est plus difficile à réaliser par l'art. On manque ici de toute espèce de documents. Il n'est pas dans l'histoire entière de personnage sur les traits duquel nous soyons moins renseignés. Nous avons des portraits authentiques ou du moins contemporains des pharaons, des empereurs romains ou byzantins ; du Christ, nous n'en avons pas un seul.

Cependant, regardons dans nos musées. Les peintres ne se font pas faute depuis bien des siècles de représenter le Christ. On raconte même qu'un jour, Gustave Doré, ayant fait une tête de Christ dont on lui contestait la ressemblance, s'écria, furieux : "Mais si, c'est Lui ! Je vous assure que c'est tout à fait Lui". Sans tomber dans ces exagérations, il arrive souvent qu'on entende dire de quelqu'un : "Il a une tête de Christ". C'est donc qu'il y a dans notre imagination un type consacré. Comment s'est-il formé ?

NOUS N'AVONS AUCUN DOCUMENT CONTEMPORAIN SUR LA FIGURE DU CHRIST

Notons d'abord que l'image du Christ ne nous est fournie par aucun portrait.

Supposons que quelqu'un des premiers chrétiens ensevelis dans les catacombes vienne à ressusciter et aperçoive dans nos musées ou dans nos églises une tête de Christ de Raphaël ou de l'un quelconque de nos peintres religieux : il ne la reconnaîtrait pas et ne devinerait pas du tout quel personnage elle est censée représenter.

Si, au contraire, il voyait tracé bien clairement sur un mur la forme d'un poisson, celle d'une ancre de navire, d'une colombe tenant dans son bec un rameau d'olivier, celle d'un jeune Orphée coiffé du bonnet phrygien et jouant de la lyre, d'un berger sans barbe portant une brebis sur ses épaules, ou bien encore touchant de sa baguette une momie égyptienne, alors ce chrétien des premiers âges reconnaîtrait et saluerait le symbole de son Dieu. Il n'a pas connu d'autre image du Christ ; il n'a eu sous les yeux aucune représentation de ses traits ; il se bornait à user de ces formes purement symboliques et parfois même à demi-païennes pour évoquer l'idée du Sauveur.

En effet, pendant toute l'époque où l'on aurait pu conserver un souvenir direct du Christ, on s'est scrupuleusement interdit d'en faire des images. On craignait qu'elles ne vissent à être profanées par les païens. D'ailleurs, les premiers chrétiens ne doutaient pas que le Christ ne fût continuellement présent parmi eux. Des symboles très obscurs, qui étaient plutôt des signes de ralliement, leur suffisaient. Le Christ était pour eux à la fois "présent" et "caché".

Plus tard, ils tracèrent de lui quelques figures. Les plus anciennes sont celles trouvées aux catacombes de Saint-Calliste et de Sainte-Cécile. Elles remontent tout au plus au III^e siècle, et, par conséquent, n'ont aucune valeur comme ressemblance.

Dans l'absence absolue de documents graphiques dus à ceux qui ont connu le Christ, pouvons-nous du moins invoquer leurs descriptions ? S'ils n'ont pas dessiné, n'ont-ils pas écrit ou du moins parlé ? Ici encore rien de certain. Il n'y a pas un mot dans les Évangiles ni dans les Épîtres, ni dans tout ce qui a été écrit pendant les deux pre-



JESUS - CHRIST, TEL QUE LE REPRÉSENTAIENT LES PEINTRES FLAMANDS ET ALLEMANDS DU XV^e SIÈCLE, d'après les tableaux de L. Kranach, Q. Massys, R. Van der Weyden.

miers siècles de l'ère chrétienne. Plus tard, il n'y a pas eu là-dessus de tradition positive, mais seulement un sentiment. Le sentiment unanime chez les premiers Pères de l'Église était que le Christ était dépourvu des caractères qui, à notre point de vue humain, constituent la beauté. "Il a paru sans beauté", dit Justin le Martyr, qui vivait au II^e siècle. Il se "dépouilla de toute beauté humaine", ajoute Clément d'Alexandrie. Tertullien dit que l'apparence du Christ ne plaidait pas pour lui, "tellement son corps était dépourvu de noblesse humaine". Et, comme le païen Celse reprochait aux chrétiens leur culte pour un être de si chétive apparence, Origène reconnaissait qu'en effet il pouvait manquer quelque chose à la beauté du Sauveur, se bornant à protester que l'expression de sa figure était noble et divine.

Plus tard, ce fut le sentiment contraire qui prévalut ; mais ce n'était toujours qu'un sentiment. Le principal argument de ceux qui soutiennent cette idée de beauté est l'impression profonde que produisait tout de suite le Christ. Que le Christ ait possédé au plus haut point dans le regard, dans la voix, dans le geste le don de séduction et d'autorité ; qu'il eût une flamme ardente et un doux sourire, cela ne fait doute pour personne. Mais il n'y a rien là qui ressemble à cette régularité absolue des traits qu'ont imaginé pour lui les peintres de la Renaissance.

Saint Augustin, qui vivait au Ve siècle, avait vu les nombreuses images du Christ qui existaient de son temps ; or, il déclare qu'elles étaient toutes différentes les unes des autres. Il nous dit en termes formels : "Nous ignorons complètement ce que fut la figure du Christ".

IL EXISTE POURTANT UN TYPE TRADITIONNEL. — D'OU VIENT-IL ? — UNE LETTRE FAMEUSE

Pourtant, un type consacré est venu jusqu'à nous : le front droit, les yeux noirs aux sourcils arqués, le nez long et mince, la bouche très bien faite, les cheveux longs, divisés sur le front en parties égales et retombant en boucles sur les épaules, la barbe peu fournie laissant découvertes les lèvres, se terminant en une double pointe.

D'où nous est venu ce type et comment s'est-il imposé ?

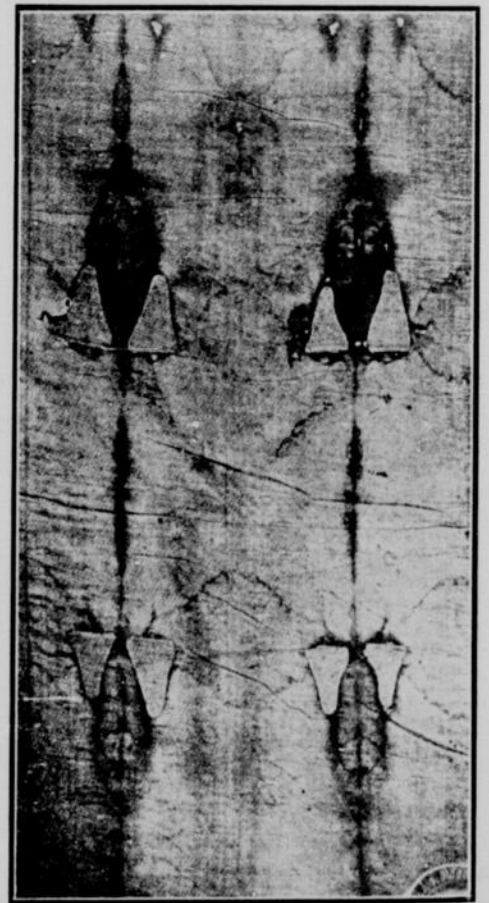
Il était de tradition constante chez les premiers chrétiens que c'était l'effet d'un miracle, l'image du Christ s'étant fixée elle-même miraculeusement sur des pièces de lin devant lesquelles sa figure était un instant demeurée. On racontait, par exemple, que, pendant la vie de Jésus, un roi syrien nommé Abgar, étant malade et ayant entendu parler des miracles du Christ, avait conçu l'idée de se l'attacher comme médecin. Il lui avait envoyé une ambassade qui avait rencontré Jésus à Philadelphie, et l'un des ambassadeurs, étant un peintre, en avait profité pour tâcher de faire le portrait du Christ. Il avait échoué ; mais Jésus, sur ces entrefaites, s'étant lavé la face, voici que le linge

dont il s'essuya se trouva miraculeusement recouvert de ses traits. Les ambassadeurs repartirent avec ce portrait, qui guérit leur roi et fut longtemps vénéré en Orient.

De même, on raconte que, durant la Passion, une des saintes femmes, nommée Véronique, "Vera Icon" (Vraie image), s'étant approchée du Christ pour essuyer sa face sanglante, l'image divine demeura miraculeusement imprimée sur la toile. Actuellement, ce voile, un jour de la semaine sainte, est exposé à la vénération des fidèles, du haut d'une des tribunes que surplombe la coupole de Saint-Pierre.

Ces images, conservées dans des sanctuaires d'Orient et d'Occident, contribuèrent-elles à fixer le type que nous connaissons ? C'est fort possible. Ce qui est certain, c'est que nous retrouvons ce type clairement défini dans deux descriptions, l'une du VIII^e siècle et l'autre du XII^e. La première est de Jean Damascène répondant aux Manichéens. Jésus y est représenté comme beau et très grand, avec de belles boucles légèrement frisées, dans lesquelles aucune main, sinon celle de sa mère, n'avait jamais passé. Il avait des sourcils très arqués joints au milieu du front, la figure ovale, le teint pâle couleur d'olive, les cheveux et la barbe couleur de blé mûr, des yeux brillants comme ceux de la Vierge, une attitude légèrement penchée, la voix douce et sonore, un regard plein de douceur, de sagesse et de dignité.

L'autre description, à jamais fameuse dans les fastes de l'Art, se trouve dans une lettre qu'un certain Lentulus, "président du peuple de Jérusalem" (sic), aurait écrite au Sénat romain, du vivant même de Jésus : "Il est survenu, dit-il, dans ces derniers temps, un homme d'une haute taille, beau, d'une contenance telle qu'elle inspire à ceux qui le voient, à la fois de la crainte et de l'amour. Sa chevelure est flottante et bouclée, un peu de la couleur de la grappe de raisin et brillante, retombant sur ses épaules, partagée en deux parties égales au milieu du front, selon la mode des Nazaréens. Son front est uni et d'un calme parfait, sa face est sans rides ni boutons, et se colore d'une délicate rougeur. Son nez et sa bouche sont d'un dessin impeccable. La barbe est abondante et de la couleur de la noisette mûre, comme la chevelure. Elle n'est pas longue et est partagée en deux pointes. Les yeux sont saillants, brillants et de couleur changeante. Dans la colère, il est terrible, calme et affectueux dans



LE SAINT SUAIRE : L'empreinte du Corps vu de face. — Tête à tête avec la première, une autre empreinte montre de face la tête et le corps d'un homme ayant les mains croisées et portant sur le front, aux poignets, aux chevilles, sur la poitrine, des traces de blessures en tous points semblables à celles du Christ.

le conseil, joyeux sans se départir en rien de sa dignité. On ne l'a jamais vu rire, mais on l'a souvent vu pleurer. Ses mains et ses membres sont beaux à voir. S'il parle, il est grave, réservé, modeste."

A partir de cette lettre, qui, on fait, est du XIII^e siècle, le type est fixé. Résume-t-elle sur l'aspect physique de Jésus les images qui l'ont précédée ? C'est infiniment probable. Dans tous les cas, elle résume celles qui l'ont suivie. A partir de ce moment, aucun peintre n'osera s'y soustraire. Seul, un sauvage comme Michel-Ange, ou un indépendant comme notre contemporain Burne-Jones, imaginera un Christ tout à fait différent. Il y a désormais une "ressemblance" du Christ, il y a un type traditionnel.

DIFFERENTES INTERPRETATIONS D'UN MEME TYPE

Mais ce type traditionnel a évolué, lui aussi. En le respectant dans ce qu'il a d'essentiel, les peintres y ont introduit certaines modifications d'après les sentiments qui dominaient à leur époque.

Aux époques de persécutions, de souffrances et de martyre, de quoi les hommes avaient-ils besoin ? D'une vision joyeuse, douce, triomphante, et d'un réconfort. Jusqu'au IV^e siècle, le Christ est représenté jeune, souriant, à quinze ou seize ans. C'est le symbole de l'Espérance.

Plus tard, quand la cause chrétienne aura triomphé, il sera représenté comme un roi, un empereur dans toute sa gloire ou un pontife bénissant. Sa figure est dès lors celle d'un homme beaucoup plus âgé, de trente ou même de quarante ans : la barbe a poussé et est beaucoup plus abondamment fournie. Les cheveux très longs envahissent le front, devenu très étroit.

C'est seulement après sept ou huit cents ans de christianisme que la figure du Christ devient douloureuse, qu'elle vieillit dans la douleur et apparaît gémissante dans des scènes de martyre et d'horreur. On croit approcher de la fin du monde. La foi ardente des premiers âges a pris un autre caractère : l'allégresse d'espérance est comme paralysée par la terreur du jugement dernier ; les famines et les pestes surviennent ; on souffre et l'on s'agenouille devant le Christ "figure de douleur".

La peinture, qui, à cette époque, n'a aucune idée de l'exactitude, aucun sentiment de la réalité vivante, s'interdit tout mouvement, toute observation nouvelle de la nature et de la vie. Aussi, le Christ byzantin, figé dans une même attitude, devient-il bientôt une image rigide et impassible.

Dans les pays d'Occident, au contraire, la vie religieuse, plus spontanée, plus naïve, donnait aux peintres une plus grande liberté. Après les terreurs de l'an mille, ce qui prévalut dans les Arts, ce fut la joie de la Rédemption. Il y eut un élan de jeunesse comme aux premiers jours du christianisme. On se mit à peindre surtout les mystères joyeux : les Nativités, les Enfants-Jésus, les anges. Mais, pour la figure du Christ adulte, un autre sentiment se faisait jour. Le Sauveur, qui venait encore d'épargner le monde, avait donné son sang pour lui. Il fallait toucher les coeurs où n'agissaient plus ni la foi ardente des premiers jours, ni les ardentes terreurs de l'an mille. Pour obtenir un redoublement de ferveur, il fallait montrer le Christ souffrant, faible, émacié.

D'ailleurs, une opinion très répandue au Moyen-Age était que la maigreur est un signe de sainteté. Lorsqu'un enfant grandissait, débile, pâle, cela semblait une prédestination. Le Christ devait donc être le plus émacié des enfants des hommes. Tel est, en effet, celui des Primitifs. Au XIII^e et au XIV^e siècle, son agonie attriste même le ciel, où il est représenté crucifié entre les bras de son père.



LA SAINTE FACE, IMPRIMEE SUR LE LINGE DE SAINTE VERONIQUE : Tableau de Zeitblom, peintre allemand du XVII^e siècle. — Les Ecritures racontent que, durant la Passion, une des Saintes Femmes s'étant approchée du Christ pour essuyer sa face sanglante, l'image du Christ resta miraculeusement fixée sur la toile. Le peintre allemand Zeitblom s'est inspiré de ce passage des Ecritures, donnant au Christ, ainsi que le montre la comparaison avec les autres gravures, les traits mêmes que la tradition lui prêtait alors.

Mais en même temps que les artistes exprimaient dans la figure du Christ les sentiments généraux de leur époque, chacun y mettait quelque chose de sa ressemblance personnelle et de ses traits particuliers. Chez Roger Van der Weyden, la figure est flamande, les yeux à fleur de tête, les lèvres minces, la barbe rare, le regard est passif, le geste lent et timide. De même, les Christ d'Albert Durer ne sont que les portraits du peintre, un peu vieilli et un peu idéalisé. C'est un Allemand vigoureux et pensif.

Le Christ que Michel-Ange peint sur les murs de la Sixtine a cette exubérance de vie que la Renaissance a mise partout.

Celui de Rubens sera flamand. Celui du Corrége sera doux et beau comme un rayon de lumière. Tous cherchent la beauté sans caractère bien déterminé. Dans toutes ces figures des XVI^e, XVII^e et XVIII^e siècles, le type oriental est perdu ou très voilé.

Mais le désir de retrouver les traits véritables de Jésus-Christ s'éveillait avec les découvertes incessantes de la science. L'Anglais Holman Hunt allait passer quatre années dans les villages où vécut le Christ pour y retrouver sa physionomie. Bida faisait les mêmes recherches. Beaucoup plus tard, M. Tissot consacrait de longues années en Palestine, à cette résurrection historique, et en rapportait les figures que l'on sait.

Cependant, les esprits religieux ne se sont jamais trouvés pleinement satisfaits par aucun de ces essais sur la physionomie du Sauveur. Ils continuent à leur insu d'avoir la vieille idée des catacombes que l'image du Christ ne pouvait être tracée "de la main des hommes". Or, voici précisément qu'on nous montre aujourd'hui une image du Christ qui n'aurait pas été faite par "la main des hommes"...

Il est difficile de concevoir une découverte plus imprévue et plus propre à faire sensation. Rien de plus frappant que l'étude de cette image lorsqu'on la soumet aux méthodes de la science moderne. Rien de plus passionnant que les problèmes qu'elle soulève.

UNE ETOFFE OU SE VOIT L'IMAGE D'UN HOMME QUI A ETE MARTYRISE.

Si un caractère inattendu de cette image vient d'être soudain constaté, l'image elle-même était connue depuis longtemps.

La cathédrale de Turin possède, sous le nom de Saint-Suaire, une grande pièce d'étoffe, longue de 4 m. 10, large de 1 m. 40, en toile de lin très fine. On reconnaît sur cette étoffe deux images posées tête à tête ; elles représentent le même homme, d'une part vu de face, d'autre part vu de dos ; l'homme a des plaies à la poitrine, aux mains, aux pieds. Il semble que son corps a été étendu sur la partie inférieure de ce linge et que la partie supérieure a été rabattue sur sa tête, de manière à le couvrir jusqu'à l'extrémité des pieds ; ainsi, de chaque côté, son corps se trouvait recouvert de haut en bas : de là les deux traces qui, dès qu'on déploie ce linge dans toute sa longueur, apparaissent bout à bout.

Quelle est la provenance de cette pièce d'étoffe ? L'histoire s'est établie d'une façon très sûre à partir de l'année 1353. A cette date, on la trouve dans l'église de Lirey, en Champagne ; les chanoines de Lirey la reçoivent en cadeau d'un seigneur dont les ancêtres avaient été aux croisades et qui lui-même y était allé. Elle devient, à partir de 1452, la propriété de la maison de Savoie ; durant plus d'un siècle, elle est presque constamment conservée à Chambéry, et il s'en faut de peu qu'en 1532 un incendie ne la détruise ; la chasse d'argent qui la refermait est en partie fondue par le feu ; la pièce d'étoffe demeure intacte, sauf quelques traces de fumée et de brûlures. Cette circonstance accrut l'in crêt que la maison de Savoie portait à cette remarquable étoffe : en 1578, on la transporta à Turin, sous la coupole de la cathédrale, et ce fut là sa dernière étape. Tant à Turin qu'à Chambéry, tant à Chambéry qu'à Lirey, la tradition voit dans ce morceau de lin le suaire même du Christ. Mais c'est une date fort tardive que celle de 1353 ; il y a treize longs siècles antérieurs, durant lesquels nous ne pouvons suivre ce suaire, dont la valeur historique se trouvait diminuée d'autant par cette énorme lacune.

INTERVENTION IMPREVUE DE LA PHOTOGRAPHIE. — NOUS AVONS AFFAIRE A UN NEGATIF

Aussi, n'attachait-on qu'une médiocre importance à la tradition de Turin, lorsqu'en 1898, on eut l'idée de faire prendre des photographies de



L'IMAGE VISIBLE SUR LE SAINT-SUAIRE EST-ELLE UNE PHOTOGRAPHIE DU CHRIST ? — Réduite en masque, sans oreilles, sans cou, sans épaules, cette tête n'est aucunement telle qu'un peintre aurait pu la représenter, mais elle s'impose à l'admiration par le caractère de calme, de grandeur, de gravité dans la souffrance, qui lui donne une beauté vraiment extraordinaire.

cette pièce d'étoffe. C'était affaire de curiosité, et rien de plus : et l'on ne prévoyait en aucune façon quels problèmes scientifiques allaient brusquement surgir.

Rappelons ici quelques principes très simples de l'art photographique.

Lorsqu'on développe une photographie, l'image qu'on obtient sur la plaque de verre s'appelle un "négatif" : les parties blanches ou claires du sujet photographié viennent en noir sur la plaque ; les parties noires apparaissent en blanc. Mettez ensuite sur cette plaque une feuille de papier sensible à l'influence de la lumière : les noirs de la plaque faisant obstacle aux rayons lumineux conservent blanches les parties correspondantes du papier ; les blancs de la plaque, au contraire, se laissent traverser, et le soleil noircit les endroits correspondants du papier. Ce dessin ainsi obtenu est le contraire de la plaque : il est le "positif" ; il reproduit d'une exacte façon le sujet photographié.

D'après ces principes que tout le monde connaît et comprend, on s'attendait à ce que la photographie des traces un peu frustes conservées sur la pièce d'étoffe de Turin reproduisît l'étoffe en noir, les traces et les taches en blanc, et qu'elle gardât, dans cette reproduction, ce je ne sais quoi d'imprécis et d'un peu effacé qui distingue l'original.

Or, les journalistes présents au développement de cette photographie, publièrent, le lendemain même, le récit de la découverte la plus imprévue.

"A mesure que l'épreuve s'est développée, gévaient-ils, on a vu apparaître quelque chose de vraiment attendu. C'était le dessin parfait et complet de la Sainte-Face, des mains et des membres, qui venait à la lumière, comme si, au lieu de reproduire le linéol ou le corps avait été enveloppé, on avait pris directement l'image du corps. Le suaire était donc lui-même un "négatif" exact du sanglant cadavre que l'on y avait déposé."

Ainsi, en regardant le suaire lui-même, on apercevait des taches brunâtres, plus foncées que le fond, dessinant en taches effacées les deux formes humaines que nous décrivions tout à l'heure ; et le développement photographique formant un négatif, de ce négatif rondait, sur le cliché, un positif, c'est-à-dire l'image exacte d'un être humain.

Depuis ce jour, la question se pose d'une façon toute nouvelle, et les hypothèses, jusque-là admises, doivent être définitivement écartées.

D'après M. Vignon, elle résulte d'une impression à distance, projetée par le corps couché sous ce suaire, impression analogue aux actions photochimiques. Il remarque, en effet, que l'image a obéi à la loi qui régit toutes les actions de ce genre. Voici cette loi : "L'impression a été d'autant plus énergique que la distance du corps au drap était moindre."

LA MODE ILLUSTRÉE

MODES ENFANTINES

Quelle est la mère qui n'est pas, en quelque sorte, plus coquette pour ses enfants que pour elle-même ? C'est si bon et si facile de les faire beaux, ces chers petits ! Leur grâce mignonne est irrésistiblement parée avec un rien de mousseline, une touche de dentelle, un choux de petit ruban, que sais-je ?

Mais encore, faut-il veiller à ce que les petits membres graciles ne soient en rien gênés par le vêtement, et, avant même que de songer à l'élégance, il faut songer au confort et à l'hygiène de ces chers petits. Je lisais, tout dernièrement, à ce propos, un article sur les chaussures d'enfants, dont j'ai détaché l'entrefilet suivant, le trouvant très justement pensé :

"Avant tout, les petits pieds doivent être à l'aise dans les bottines aux larges bouts carrés, à la semelle épaisse et débordante. C'est qu'en effet, de

fant. On peut éviter tout cela en agissant comme cette maman, qui, chaque semaine régulièrement, envoyait les petites bottines chez le cordonnier, lequel munissait la semelle et le talon à l'endroit "versé" d'une rangée de clous à têtes rondes : c'était ainsi comme un contre-fort qui rétablissait l'équilibre de la chaussure. Au bout de six mois, le pied de l'enfant se posait régulièrement, et elle a aujourd'hui la plus gracieuse démarche. Il en a coûté à la maman un peu de vigilance et une dépense hebdomadaire de quelques sous.

Les tout-petits portent dans l'appartement des petites bottes lacées à semelles souples, en cuir beige clair ou rouge. Je déconseille beaucoup pour eux l'usage des chaussures dites "babys", qui sont jolies, mais qui ont le grand désavantage de laisser libre la cheville, alors qu'elle a besoin d'être soutenue.

L'une est en poisé crème et l'autre en broderie anglaise posée sur transparent de taffetas blanc. Il va sans dire que n'importe quel tissu léger peut être employé avec autant d'avantage pour la confection de ces petits vêtements.

Pour les petits garçons, la mode a aussi ses caprices et ses fantaisies.

En ce siècle d'émancipation, la robe ne leur sied pas longtemps, juste pendant le temps où leur marche, encore hésitante, a besoin d'être enveloppée et dissimulée. Mais, lorsqu'arrive l'heure solennelle des trois ans, le jeune homme doit porter culotte ; le pantalon court, serré au-dessus du genou et qui découvre un petit mollet bien campé, avec cela une blousette qui laisse tous les mouvements libres, pour les jeux et les ébats. Voilà nos petits hommes habillés jusqu'à huit ans.

Comme étoffe, beaucoup de lainages de fantaisie, la serge blanche ou bleue, le velours anglais, selon le degré d'élégance que l'on veut mettre dans le costume.

Parfois, la blouse n'est pas assortie au pantalon, celui-ci est en serge ou en cheviotte, en velours bleu, et la chemisette en flanelle, en surah blanc ou crème. D'ailleurs, Mesdames, je suis sûre que, pour vos chéris, les idées personnelles et gentilles



MODES ENFANTINES

la chaussure dépend non seulement l'élégance de la toilette, mais encore l'élégance de la démarche, de l'allure toute entière, par conséquent.

Si le budget de toilette de nos enfants est très limité, économisons plutôt sur la robe, le manteau, le chapeau, mais que nos économies ne portent pas sur la chaussure. Souvenons-nous que, même revêtu d'un lainage bon marché, un enfant reste élégant s'il est chaussé correctement.

La chaussure doit être appropriée aux toilettes, aux circonstances et à l'âge de l'enfant. Dès que l'enfant commence à marcher, la maman doit veiller avec un soin tout particulier sur sa chaussure et sur l'entretien de cette chaussure. Je connais une maman qui, chaque semaine, fait ce qu'elle appelle "l'inspection des semelles". Elle a, grâce à cette inspection, guéri totalement sa fillette de cette petite infirmité, fréquente chez les enfants et parfois même chez les grandes personnes, qui consiste à verser le pied en dedans et qui, parfois, s'aggrave au point que la jambe s'arque et que la démarche est comme boiteuse. Il faut alors avoir recours à l'orthopédiste, aux contre-forts d'acier, aux tiges de fer, pour redresser la jambe, autant de frais pour les parents et de tortures pour l'en-

Pour la promenade, chaussez le bébé à partir de deux ans de la bottine en cuir fauve à large semelle épaisse et débordante, et sans talon. Rien de joli comme ces bottines boutonnées de cinq gros boutons et complétées des bas jaunes exactement assortis de teinte, en soie ou en fil d'Ecosse, lesquels moulent bien les petites jambes et les font paraître plus élancées."

Nous donnons aujourd'hui quelques modèles de toilettes d'enfants. La première figure, à gauche, représente une robe pour fillette de 4 à 5 ans, en lainage fond blanc à petits pois cerise. Jupe formée de trois volants froncés et bordés d'une petite guipure. Trois volants de même au corsage. Ceinture en satin Liberty, cerise, se nouant derrière. Manches courtes, légèrement bouffantes. La suivante est une robe en toile de soie rose pâle pour baby. Taillée toute droite, avec au bas une étroite guipure et un groupe de plis de lingerie.

La troisième figure représente un vêtement de garçonnet en drap mastic composé d'un dos sans couture et d'un devant croisé fermé par une sous-patte. Col-revers bordé d'une guipure. Les deux autres sont des robes pour fillettes de 4 à 5 ans.

vous viendront en foule : cols de lingerie, de piqué blanc, dégageant le cou, cravates molles, formant le noeud carré, petits foulards noués négligemment, ceintures de cuir blanc ou en peau de daim, ou larges écharpes de surah crème ou noir, nouées de côté et cachant l'ajustement de la blouse.

Décidément, nos maisons canadiennes de l'Est sont en train de devenir le centre d'attraction de toute la population élégante de Montréal. Des quatre points cardinaux de notre bonne ville, en effet, les élégantes et les reines du bon goût, affluent vers les superbes étalages que présentent sous le soleil printanier les grandes maisons Dupuis, frères, et Letendre, fils, ainsi que la maison de modes si bien nommée "Mille Fleurs", et celle non moins charmante de Madame Dewet. Je regrette que l'espace me manque pour vous dire, mes chères lectrices, combien je viens d'être charmée par la vue de toutes les jolies choses qu'on admire en visitant ces splendides expositions de modes. Je me propose toutefois de vous en faire quelque peu de description, prochainement ; c'est sur cette assurance que je vous dis : Au revoir.

LAURENTIENNE.

PAGE DE SAINT-NICOLAS

LES ENFANTS

Beaux petits chérubins, à chevelure blonde,
Qui souriez toujours, joyeux et bien vivants,
Que vous importe à vous la tempête qui gronde,
Et la neige du ciel et la fureur des vents !
Votre oreille est fermée aux lointains bruits du
[monde
Jamais vos rêves d'or ne furent décevants,
Que la terre soit fixe, errante, plate ou ronde,
Dans les siècles passés ou les siècles suivants,
Vous n'en dormez pas moins, chers mignons,
[blancs et roses,
A bouche épanouie, à paupières bien closes,
Dans le nia des berceaux, couillette blottis,
Et vos mères sont là, vos tantes, vos marraines,
Épiant le réveil charmé des plus petits,
Quand un nouveau Noël fait pleuvoir les étrennes.

A. LEMOYNE.

MONSIEUR L'EXEMPLE

(HISTOIRE VRAIE)

C'était dans une classe de garçonnets de dix à douze ans, et l'on y chuchotait fort en l'absence du maître, que le directeur avait fait appeler. "Le nouveau va venir, disait l'un.
—Un nouveau à Pâques, allons donc !
—Oui, le petit frisé, qui est entré dans la petite classe il y a trois mois, et il est trop savant pour les autres.



"Voilà un nouveau camarade, j'espère qu'il se trouvera bien parmi vous."

—Comment le sais-tu ?
—Mon père connaît sa maman et elle a dit que son fils pourrait servir d'exemple à tous les enfants.
—Oh ! oh ! oh !... Ces exclamations, répétées sur différents tons, incrédulité, moquerie, indignation, ne présageaient rien de bon, lorsque la porte s'ouvrit, et, au milieu d'un silence subit, le maître dit en montrant un enfant qui le suivait : "Mes amis, voilà un nouveau camarade, Georget Reymondoy ; j'espère qu'il se trouvera bien parmi vous ; c'est un excellent écolier, docile, appliqué...
—Un exemple, enfin... murmurèrent quelques voix.

—Tout juste, fit le maître, qui avait l'ouïe fine, un exemple que je vous recommande !"
L'enfant, ainsi présenté, était un gentil bambin de dix ans, à l'air franc et souriant. "Aie ! pensa-t-il, cela s'annonce mal. Je ne parais pas très bienvenu ici... N'importe ! Courage, mon cher Exemple, nous nous défendrons."

L'enfant gagna lestement la place qu'on lui indiqua, puis il promena gaîment son regard autour de lui, et ici et là il aperçut des clignements d'yeux et des grimaces. "Ca y est, se dit-il, mais nous verrons bien !"

La classe passa sans incident : le professeur se faisait rendre compte des devoirs et des leçons de vacances ; Georget, n'ayant rien à y voir, se tenait coi. A la sortie, dans la cour, un des plus grands écoliers vint se planter devant lui, en disant d'un air provocant : "Bonjour, monsieur l'Exemple."

Georget porta vivement la main à sa casquette, et, la levant d'un air malin : "M. l'Exemple te sa-



"M. l'Exemple te salue, mon vieux !"

lue, mon vieux !" Puis il fit une pirouette et une cabriole, le tout si drôlement que le grand éclata de rire. "Tiens, lui cria-t-il, tu me plais : tope là !" et les deux garçons se serrèrent la main.

L'après-midi, il y avait du calcul, le côté faible de Georget, et, tout abasourdi encore par le changement d'enseignement, il essayait vainement de résoudre les problèmes proposés. Aussi, comme son voisin lui disait : "C'est toi qui vas faire la leçon, hein, l'Exemple ?" il s'écria sincèrement, d'un air piteux : "Ah ! mais non ! Au contraire, le pauvre Exemple n'y comprend rien du tout !"

—Vrai ? demanda l'autre, étonné de cet aveu.
—Très vrai ! Si tu voulais m'aider ?
—Oh ! c'est le pont aux ânes, mon cher ; vois-tu, on additionne ceci, on divise cela...
—Reymondoy, interrompit la voix du maître, expliquez le premier problème.
—Je ne pourrais pas, monsieur, c'est mon camarade qui m'a montré les opérations...
—Ah !... à son tour alors."

Celui-ci s'en tira bien et sut gré à Georget de l'avoir mis en avant ; aussi fit-il savoir à ses amis que le "nouveau" lui paraissait en somme plus gentil qu'on ne pensait, et il y eut désormais entre eux échange de complaisances.

Les jours suivants il en alla de même : l'Exemple acceptait gaîment ce sobriquet et se le donnait lui-même d'une manière fort drôle ; s'il se prenait en faute, il était le premier à s'écrier : "Tiens, voilà l'Exemple qui a dit une bêtise", et tout le monde riait. Puis, comme, dérouter par mille habitudes nouvelles, il avait peine à suivre l'enseignement, il en convenait sans fausse honte et acceptait avec empressement les offres de secours qu'on lui faisait.

Ce fut ainsi que, prenant spirituellement la plaisanterie, Georget y mit fin sans coup ni bataille, et, lorsque familiarisé avec sa nouvelle classe, il y



"Si tu voulais m'aider ?"

occupa le premier rang, ce fut avec bienveillance et par manière d'éloge que ses camarades rappelaient parfois le surnom dont ils l'avaient accueilli.

H. S. B.

ESPOIR EN DIEU

Espère, enfant ! demain ! et puis demain encore !
Et puis toujours demain ! croyons dans l'avenir.
Espère, et chaque fois que se lève l'aurore,
Soyons là pour prier, comme Dieu pour bénir !

Nos fautes, mon pauvre ange, ont causé nos souffrances.
Peut-être qu'en restant bien longtemps à genoux,
Quand il aura béni toutes les innocences,
Puis tous les repentirs, Dieu finira par nous !

VICTOR HUGO.

UNE ÉGLISE EN CORAIL

Cette église est une des curiosités de l'île de Mahe, située dans l'océan Indien. Les îles Seychelles, qui sont supposées avoir été le site du Paradis Terrestre, forment un archipel de 114 îles, et sont situées à 1,400 milles à l'Est d'Aden et à 1,000 milles du Zanibar.

Elles émergent très haut de la mer, et l'île de Mahe en est la plus élevée, atteignant 3,000 pieds au-dessus du niveau de la mer dans le centre même du groupe des îles. Ce sont toutes des îles de corail. Les grèves qui les entourent sont les plus belles du monde, étant formées du plus beau sable blanc et de récifs en corail de toute beauté. Ces récifs forment une espèce de muraille autour des îles, et quand les rayons du soleil donnent dessus, la grève reflète çà et là les plus belles nuances qu'il soit possible de voir. Les maisons sont bâties d'une espèce de corail massif, taillé en blocs carrés, qui luit comme le marbre, et produit différentes teintes.

CORBEILLE DE DEVINETTES

PHRASE A RECONSTRUIRE



Ces lettres accrochées, et mal accrochées, devaient former une phrase.
Quelle est cette phrase ?

CHARADE

Maint député, dans mon entier,
Fait mon premier,
Et, même, parfois, mon dernier.

ENIGME

Je suis le premier à boire, le deuxième à m'abonner, le troisième à l'auberge et le quatrième pour les problèmes.

POUR LES TOUT PETITS

Trouvez le nom d'une grande fête religieuse dont le nom retourné forme un nom d'homme.

NOTE

Ceux de nos petits amis qui nous enverront les solutions justes de ces problèmes, auront leur nom publié au tableau d'honneur de la page de saint Nicolas.



*Page(s) manquante(s)
ou non-numérisée(s)*

Veillez vous informer auprès du personnel de BAnQ
en utilisant le formulaire de référence à distance, qui se trouve en ligne :

https://www.banq.qc.ca/formulaires/formulaire_reference/index.html

ou par téléphone **1-800-363-9028**

**Bibliothèque
et Archives
nationales**

Québec 

L'Éternel Cadichon



BEAUX-ARTS.—Les enfants s'amuse !

I. L'âne aimerait autant être ailleurs, mais il est philosophe et il a bon dos ! — II. La séance continue. Nous ne sommes pourtant pas au cirque, mais l'âne comprend qu'il est permis aux petits enfants d'avoir des fantaisies de clowns. — III. Où le garçonnet n'a pas réussi, la fillette aboutit. C'est la vie. Et l'âne, qui n'est pas si bête, est plus fier de porter cette fillette gracieuse que s'il était chargé de reliques...

Ordre des Forestiers
Cour Saint-Jean.

Catholiques
Baptiste, N° 222



1, Maurice Desroches, Chef-Ranger. — 2, N. O. Nolin, Vice-Chef-Ranger. — 3, T. Aubé, Ex-Chef-Ranger. — 4, rev. M. Auclair, Chapelain. — 5, Dr J. A. Chopin, Médecin. — 6, W. J. Proulx, Secrétaire-Archiviste. — 7, F.-X. Paquette, Secrétaire-Financier. — 8, P. Beaulieu, Trésorier. — 9, A. L. Fréchette, Syndic. — 10, Jos. Poirier, Syndic. — 11, Ferrier Bélangier, Syndic. — 12, Ald. Labossière, 1er Conducteur. — 13, Ls Villeneuve, 2e Conducteur. — 14, P. Ladouceur, Sentinelle Intérieure. — 15, A. Lègaré, Sentinelle Extérieure. — 16, J. A. Labossière, Délégué à la Convention. — 17, J. A. Ouimet, avocat, Aviseur Légal.

LA SCIENCE VULGARISÉE

L'ALIMENTATION DES SERPENTS EN CAPTIVITÉ

A l'état de liberté, les serpents sont des êtres pleins de vigueur et d'agilité, toujours en quête de quelque proie. En captivité, la plupart s'engourdissent et refusent toute nourriture. On cite de leur part des cas de jeûnes auprès desquels ceux de Succi, de Tanner et de Merlati ne sont que jeux d'enfants.

Les serpents voraces refusent presque toujours de s'alimenter spontanément en captivité. A l'Institut Pasteur, de Lille, où le Dr Calmette en conserve toujours un grand nombre pour la préparation de son sérum antivenimeux, on est forcé de les gaver afin de pouvoir les conserver pendant plusieurs mois. Ce gavage, qui n'est pas sans danger pour les opérateurs, se fait en introduisant dans l'oesophage de l'animal un entonnoir en verre. On casse dans l'entonnoir deux ou trois oeufs crus qui s'écoulent directement dans l'estomac, après quoi le reptile est réintégré dans sa cage.

Les grandes espèces, pythons, boas, font généralement preuve d'une plus grande initiative, et avalent volontiers les petits animaux tels que lapins, cobayes, qui leur sont offerts de temps en temps. On cite même des exemples de voracité extraordinaires chez des boas captifs.

A différentes reprises, on a vu, dans les ménageries, des boas avaler la couverture que l'on met généralement dans leur cage, pour leur procurer un abri et de la chaleur. Un boa, conservé à Berlin, garda pendant cinq semaines une couverture de laine qu'il avait avalée. Une nuit, il commença à vomir cette masse indigeste dont il parvint à se débarrasser avec l'aide du gardien. Le même fait s'est passé au jardin de la Société zoologique de Londres, et plus tard, à la ménagerie des reptiles du Muséum d'histoire naturelle de Paris. La couverture qu'un boa de près de 3 mètres avala, avait environ 2 mètres de long et 1m, 60 de large; elle resta un mois dans l'estomac du reptile, et fut rejetée avec l'aide d'un gardien; elle avait pris la forme d'un rouleau de 0m, 12 de diamètre. Le serpent resta comme mort pendant une dizaine de jours, puis se rétablit complètement.

On a vu des serpents trouver une nourriture plus substantielle dans la personne de leur compagnon de cage. En 1894, parmi les pensionnaires du Jardin zoologique de Londres, figuraient dans la même cage deux boas pesant chacun plus de 20 kilogrammes; l'un de 2m,70 de long, l'autre de 2m,40. En pénétrant dans la cage, un matin, le gardien ne trouva plus qu'un seul boa, mais quel boa! Enorme, sa peau était si distendue que les écailles semblaient vouloir s'en détacher, et il ne pouvait ni se replier, ni faire un mouvement. On suppose que le plus grand boa aura voulu disputer à son compagnon les restes d'un pigeon que celui-ci finissait de manger. Dans ses efforts, le premier aura avalé non seulement le pigeon, mais seulement la tête du serpent occupé à le dévorer. Une fois la tête passée, le corps a suivi tout entier et facilement, la déglutition s'opérant, chez ces reptiles, automatiquement, pour ainsi dire, et sans interruption. Après être resté plusieurs jours dans un sommeil léthargique, à la suite de l'indigestion d'une pareille passe pesant son propre poids, le boa vorace reprit sa santé et ne demandait plus, sans doute, que l'arrivée d'un nouveau compagnon pour lui faire subir le même sort.

Mais à côté de ces exemples d'un vigoureux appétit, il est ordinaire, comme nous le disons plus haut, de voir les serpents captifs montrer une grande répugnance de toute nourriture, même la plus tentante, et jeûner pendant des mois.

A la ménagerie des reptiles du Muséum, histoire naturelle de Paris, des faits de cette nature ont

été signalés à diverses reprises. Duméril cite une couleuvre de l'Amérique du Nord restée quinze mois sans prendre de nourriture, et un crotale qui ne voulut manger qu'au bout de vingt-six mois.

M. Vaillant mentionne un pelophile encore vivant après vingt-trois mois de jeûne et un python après vingt-neuf mois. M. Pellegrin, chargé des reptiles au Muséum, rapporte l'observation de deux pelophiles morts d'inanition, l'un après trois ans, l'autre après la période véritablement extraordinaire de quatre ans et un mois! On mourrait à moins.

Le 17 novembre 1899 entraît à la ménagerie des reptiles du Muséum un pythoon réticulé du Japon, de 6m,45 de longueur, avec un diamètre proportionné. Sa vivacité dénotait un état de santé des plus florissants, il était superbe et très agressif.

On lui offrit les proies les plus diverses, moutons du Dahomey, lapins, oies, canards, poulets, ce fut en vain, il les refusa obstinément ou s'il lui arrivait de les étouffer dans ses replis, il abandonnait leur cadavre dans sa cage sans y toucher. Il se contentait de se baigner de temps à autre dans un bassin.

Au bout de plusieurs mois de ce régime — ou plutôt de cette absence de tout régime — le pythoon se mit à diminuer visiblement de volume; ses



L'ALIMENTATION DES SERPENTS EN CAPTIVITÉ.—Gavage d'un python au Muséum de New-York

couleurs, brillantes lors de son arrivée, devinrent ternes et grisâtres; bientôt il n'eut plus que les os et la peau. Complètement apathique et inoffensif, se laissant manier sans difficulté comme une loque, il demeurait inerte, sans mouvement, enroulé dans un coin de sa cage.

A plusieurs reprises, on essaya de le gaver au moyen d'oeufs introduits dans la gueule, mais sans aucun résultat appréciable. Le corps se couvrit d'écorchures, des lambeaux de peau gangrenée se détachaient; le serpent répandait une odeur nauséabonde des plus désagréables. La mort partielle et successive des organes précédait en quelque sorte la mort totale, qui survint le 20 avril 1902, soit après deux ans, cinq mois et trois jours de jeûne.

L'animal, dont le poids à l'arrivée était de 75 kilos, ne pesait plus, mort, que 27 kilos. La perte était donc de 48 kilos, presque les deux tiers du poids primitif ou 66 p. 100, chiffre tout à fait extraordinaire. On admettait jusqu'ici, d'après d'anciennes expériences de Caussat, de Genève, faites d'ailleurs sur des animaux à sang chaud, que la mort survient par inanition quand le sujet avait perdu de 40 à 50 p. 100 de son poids primitif. Des expériences de M. Pellegrin sur des couleuvres à collier, ont montré que, chez ces animaux soumis au jeûne absolu, la mort arrivait en moyenne après une perte de 30 p. 100 du poids primitif, tandis que les couleuvres soumises à un jeûne relatif, c'est-à-dire non privées d'eau, vivaient trois fois plus longtemps, et leur mort ne survenait qu'après une perte de 43 p. 100 de leur poids primitif.

Le Jardin zoologique de New-York possède depuis longtemps un python gigantesque ne mesurant pas moins de 8m,90 de longueur. L'année dernière, ce serpent d'un grand prix, après un long jeûne, s'engourdissait de plus en plus, malgré les excitations du gardien, et se montrait absolument indifférent à toutes les offres qu'on pouvait lui faire.

Les directeurs du jardin prirent un parti héroïque pour vaincre la résistance de leur pensionnaire.

Neuf gardiens enlevèrent le reptile de sa cage et le maintinrent soigneusement, malgré ses efforts énergiques pour échapper à leur étreinte. L'un des hommes lui ouvrit la gueule de force et un dixième gardien y enfonça délicatement deux lapins et trois cochons d'Inde. A l'aide d'un long bâton terminé par un tampon, poussée à une certaine distance dans la gorge, cette nourriture fut avalée, bon gré, mal gré. On facilitait d'ailleurs l'engloutissement par une sorte de massage dans le sens de la longueur du corps.

L'opération menée à bien, le python fut reporté dans sa cage, afin d'y accomplir paisiblement sa pénible digestion.

Une méthode analogue appliquée à temps au python du Muséum de Paris, dont nous avons conté la lamentable histoire, eût sans doute prolongé ses jours. Cette expérience sera sans doute souvent mise à profit dans les jardins zoologiques.

G. ANGERVILLE.

Renseignements Scientifique

DANS UN SERPENT. — Un correspondant du "Times", dans la colonie du Cap, écrit à ce journal :

"Tout près de la ferme Mallerby, dans le voisinage de Ceres, on tua récemment un grand serpent noir, si grand et si gras, qu'on résolut de procéder à son autopsie pour connaître la cause de son développement inusité. Quand on l'eut ouvert, on constata qu'il avait avalé un serpent jaune presque aussi long que lui. Mais à l'intérieur du serpent jaune se trouvait un serpent noir d'assez jolies dimensions, lequel servait d'abri à trente oeufs dont chacun renfermait un jeune serpent vivant, qui ne paraissait pas autrement incommodé de sa détention temporaire. Voilà donc un total de trente-deux serpents dans un seul."

RESISTANCE DES ANIMAUX AU JEUNE. — A plusieurs reprises, les physiologistes ont essayé de mesurer la puissance de résistance au jeûne de certains animaux. Le fidèle ami de l'homme, le chien, a généralement été choisi pour ce genre d'expériences. Une fois même on a cru remarquer que, de deux chiens ayant à discrétion l'un de l'eau, l'autre du bouillon pour tout aliment, le second succombait bien avant l'autre.

On refit cette expérience. Un chien privé absolument de toute nourriture a vécu cinq jours. Un second, auquel on donnait de l'eau seulement, était encore vivant et alerte au bout de quarante.

Les deux chiens, de même race, pesait chacun 33 livres. Le vingtième jour, le chien mort ne pesait plus que 9 livres, le second pesait 19 livres. Il avait bu 7 livres d'eau en quarante jours. Quand on lui a rendu la liberté, il a dévoré 2½ livres de soupe et 2 livres de viande. Ce repas abondant n'a donné lieu à aucun accident.

COMMENT PEUT-ON RECONNAITRE L'AGE DES CARPES? — Prenez, sur les flancs d'une carpe, une écaille, et nettoyez-la avec soin dans de l'alcool; regardez-la ensuite à contre-jour, en la tenant au moyen d'une pince; si, au milieu de l'écaille, vous apercevez un point très brillant, vous avez eu affaire à une carpe d'un été.

Chez la carpe de deux étés, ce point central est entouré d'un anneau; de deux anneaux chez la carpe de trois étés, et ainsi de suite.

CONNAISSANCES PRATIQUES
AUX MÉNAGÈRES

C'est une bonne chose de mettre un peu de poésie et un peu de charme dans la monotonie de notre existence. Les mets semblent meilleurs lorsque l'on couvre la table d'une nappe bien blanche et qu'on place au milieu un bouquet de roses ou de pois de senteur. Il ne faut pas longtemps pour cueillir ou se procurer quelques fleurs, et le plaisir que ressent toute la famille de leur bonne odeur nous récompense bien au delà de la peine que nous avons prise. Et lorsque le père de famille arrive, fatigué du travail ou d'une marche prolongée, il se sent reposé à la vue du bouquet et de cette table servie "avec soin". Tout paraît meilleur lorsqu'on l'offre avec bon goût ; un plat de viande froide, coupée en tranches, est plus appétissant si on le relève de quelques feuilles de persil ou de céleri.

La maison où ne règne ni l'"ordre" ni la "propreté", n'offre aucun charme. Un bouquet de roses ou autres fleurs dans une pièce fait bon effet ; mais si la pièce est en désordre, si le parquet est sale, ou n'y prête aucune attention. Les beaux tableaux ornent bien une chambre, mais encore faut-il qu'ils ne soient pas défraîchis par la poussière, et que le papier de la chambre ne soit pas sale et arraché. Lorsque l'ordre fait défaut dans un intérieur, le confort, le charme de la maison, et souvent le bien-être s'envolent par la fenêtre. L'ordre constitue le plus grand attrait de la maison.

L'amour du beau est le reflet de l'esprit divin dans l'âme humaine. Dieu aime le beau ; et toutes ses oeuvres, les fleurs des champs, comme les ailes de l'insecte et le gazouillement des oiseaux, portent l'empreinte de cet amour de la beauté. Aussi, devons-nous suivre l'exemple qui nous vient d'en-Haut et rechercher la beauté de toutes nos forces. L'embellissement de la maison a une influence heureuse sur tous les membres de la famille. Il adoucit et affine les manières, il occupe innocemment le cœur, il rend tout le monde content, et "fait aimer l'intérieur" en même temps que "mépriser le cabaret".

Tout cela ne coûte pas cher à la "bourse", et ne demande que du cœur, un cœur riche en délicates attentions.

BEIGNETS SECS, à manger chauds ou froids.— Une livre de farine, trois au milieu ; dedans, pincée de sel, cinquante grammes de sucre en poudre, quatre oeufs entiers, cent grammes de beurre, un verre à liqueur de curaçao, rhum ou kirsch ; pétrir un peu la pâte ; étendre et découper, en bandes, puis en losanges, carrés, triangles. Faire dorer de chaque côté, saupoudrer largement de sucre en poudre. — Délicieux avec le thé.

OEUFS FARCIS. — Faire durcir des oeufs. Après les avoir épluchés, les fendre en deux dans le sens de la longueur. Oter les jaunes, qu'on pla-

cera dans un mortier ou une terrine avec de la mie de pain trempée dans de la crème, du beurre en volume égal à celui des jaunes d'oeufs (volume et non poids), du persil, de la ciboule, hachés fin, du sel, de fines épices, de la muscade râpée, deux ou trois jaunes d'oeufs crus. Pilez bien le tout de façon à mêler les ingrédients. Avec cette pâte, farcissez les moitiés d'oeufs en leur rendant leur forme première. Garnissez le fond d'un plat avec une partie de la farce sur laquelle vous rangerez ensuite vos oeufs.

Placez le plat sur de la cendre chaude, couvrez-le avec un four de campagne, et lorsque les oeufs seront bien dorés, servez avec une sauce au beurre additionnée de jus de citron.

VEAU AVEC GARNITURE DE ROTIES. — On

d'une petite quantité de bon madère. Remplacer au besoin le rognon par des foies de volaille.

PETITS REMÈDES

CONTRE LA MOITEUR DES MAINS. — Rien de plus gênant que d'avoir les mains habituellement moites. On peut faire disparaître ou atténuer beaucoup ce petit inconvénient ou se frictionner les mains deux ou trois fois par jour avec :

Eau de Cologne 90 gr.
Teinture de belladone 10 gr.
Poudrez ensuite avec la lycopode.

POUR RENDRE LA PEAU DU VISAGE TRÈS BLANCHE. — il faut se

lotionner tous les soirs le visage avec deux cuillerées de lait frais dans lequel on a mélangé le quart du jus d'un citron. On emploiera pour ces lotions des tampons d'ouate hydrophile. Le lendemain matin, se laver avec de l'eau bouillie, plutôt chaude, dans laquelle on verse quelques gouttes de teinture de benjoin.

CONTRE LE DUVET DES LEVRES. — Le duvet brun qui estompe quelquefois les lèvres fait le désespoir de bien des femmes. Très souvent, les dépilatoires ne donnent aucun bon résultat. On peut, non pas faire tomber ce duvet, mais le décolorer de manière à le rendre invisible, en passant dessus, le soir avant de se coucher, un pinceau trempé dans de l'eau oxygénée. Au bout de quatre ou cinq jours, le duvet est décoloré, et il suffit de recommencer quand il repousse brun.

POUR FAIRE AVORTER UN FURONCLE. — Si une petite grosseur dure, rouge, chaude, douloureuse au toucher, s'est formée, faisant traîner l'apparition d'un furoncle, essayez applications d'alcool camphré de minute en minute pendant un quart d'heure, suivies d'un pansement d'ouate hydrophile, sur laquelle on a étendu de la vaseline boriquée.

POUR FAIRE, AVEC DEUX VIEILLES BROSSES, UNE NEUVE. — Mettre tremper, dans l'eau bouillante, la partie de la brosse à peu près dépourvue de ses soies, c'est-à-dire la partie usée. Lorsque cette partie aura assez trem-

pé pour que les soies usées puissent être enlevées, enlevez-les. D'un autre côté, vous aurez fait aussi infuser, dans l'eau bouillante, la partie de l'autre brosse non usée, c'est-à-dire la partie adhérente au manche ; vous en enlevez les petits paquets de soie, vous les trempez dans la colle forte et vous les placez dans les trous de l'autre brosse, que vous avez débarrassée des soies usées. De cette façon, vous avez une brosse garnie partout de soies longues.

Cette brosse en vaut une neuve.

CONTRE LE RHUME. — Voici un bon remède pour combattre les maux de gorge, les rhumes, si fréquents aux changements de saison. Prendre, matin et soir, une tasse de lait chaud ou tiède dans lequel on aura mis deux ou trois gouttes de teinture d'iode.

Cuisine Illustrée.



Cette table doit être mise simplement. Placez un bol de chou coupé fin au milieu, les invités devant se servir eux-mêmes. Le breuvage, café ou bière, peut être servi dans des pots de grès. Les plats décrits ci-dessous conviennent à un souper.

Fermenté Anglais.—Faites mariner un litre de blé pilé dans de l'eau froide pendant une nuit; faites bouillir dans la même eau jusqu'à amollissement; salez; ajoutez une tasse de raisins secs hachés, une tasse de raisins de corinthe, un demi litre de lait, deux cuillerées à table de sucre, muscade et citrouille hachée; versez dans un moule; faites refroidir; servez avec crème caillée.

Gaufres Louisianaises.—Une cuillerée à table de bon beurre lié avec une tasse de farine de riz et une cuillerée à bouche juste de sel; ajoutez deux tasses de crème douce, le jaune de six oeufs; en dernier lieu, la neige des oeufs. Mettez dans le gaufrier et au four pendant environ trois minutes; servez avec du sucre en poudre et du beurre.

Haricots de Boston.—Faites bouillir à demi un litre de haricots; égouttez; placez dans une jarre avec un petit oignon, une cuillerée à bouche de moutarde en poudre, du sel, de la moutarde et six grammes de persil salé; empressez d'eau chaude; mettez au four pendant deux heures.

Saucesons de Milwaukee.—Il faut livrer de venaison, trois de porc gras salé, deux cuillerées à table de sel, six cuillerées de poivre blanc une de sauge, une cuillerée à bouche de muscade; l'on peut ajouter de la ciboule hachée; hacher finement le tout; farceusez des pains de saucisson avec le mélange et servez avec de la sauce.

fait rôtir, autant que possible à la broche, une longe de veau, ou un beau morceau de rouelle. Pendant ce temps, on prépare un nombre suffisant de roties coupées dans un pain de mie ou dans du pain de cuisine rassis, de forme carrée ou ronde et épaisse au moins un centimètre et demi.

Si le morceau de viande choisi était la longe, on en a retiré, avant cuisson, le rognon et sa graisse que l'on a fait cuire pendant vingt minutes dans une sauteuse légèrement beurrée. On le hache très finement avec du persil, l'écorce d'un citron râpée, une pincée de sucre en poudre. On sale et poivre au besoin. On étale cette farce sur les roties, que l'on place dans un plat creux préalablement largement beurré; on met au four pas trop viv pour dorer. Dresser autour du veau en arrosant chaque rôtie avec un peu de jus de rôtie mêlé

Souvenirs d'un officier français au Niger

UNE CHASSE ÉMOUVANTE

Nous partons.

Au bout d'un moment, un grand cri se fait entendre sur notre gauche.

Vivement nous nous portons de ce côté et nous tombons sur un indigène tout tremblant, qui nous dit avoir été bousculé par un lion en furie et paraissant blessé. Le fauve l'avait renversé, sans même s'arrêter. Il ne devait pas être loin, car il l'avait vu se tapir dans de hautes herbes, à peu de distance. J'y pique droit, et, descendant de cheval, nous nous y engageons. A chaque instant, je m'attends à me trouver

en face d'une gueule menaçante... et je me tiens prêt à y lâcher un coup de fusil... Nous traversons le fourré sans rien voir ; à la sortie, mon tirailleur, qui marche derrière moi, me dit d'une voix étranglée :

"Tu l'as pas vu... Tiens, il est là..."

Vainement j'écarquille les yeux, je ne vois rien.

"Tu l'as pas vu, tu l'as pas vu... Tiens, il nous regarde."

J'aperçois alors, en effet, à quelque 30 mètres de moi, dans les herbes, le fauve qui, la tête dressée, les oreilles droites, nous regarde d'un air plutôt curieux qu'irrité !

Ce n'en était pas moins une bête redoutable, pouvant mesurer 80 centimètres de hauteur sur deux mètres de long, sans compter la queue qui traînait à terre.

Déjà je suis à genou et vais tirer.

Mais, d'un brusque mouvement, le fauve fait demi-tour et part au petit trot, — au tout petit trot.

Je ne tire pas. Je me relève d'un bond et je m'engage à toute allure dans les herbes, sur les traces de la bête. Au sortir du fourré, je l'aperçois de nouveau. Elle a pris une certaine avance et se trouve bien à quelques mètres de moi. Je cours à toute vitesse et m'en approche sensiblement. Il faut me dépêcher, car elle va encore disparaître dans un fourré, et il se fait tard... Maintenant, je n'en suis plus guère qu'à une cinquantaine de mètres...

A ce moment, le lion se retourne, s'arrête. Sa queue se dresse, tout son poil se hérisse. Il pousse un rugissement effroyable, découvre de longues dents, bat rageusement ses flancs...

Nul doute ! il va charger.

A genou, et à la tête !... Mais je suis tout essoufflé... Et puis, mon animal ne me montre pas son oeil. Je ne puis que lui casser une dent, à cause de son museau pointé en l'air... Il me faut donc le viser au poitrail... Ah ! comme je regrette mes balles coupées !

Pan, pan... La balle de mon tirailleur tombe à terre, à quinze pieds du fauve ; la même touche. Le fauve fait un bond de côté, rugit, baisse la tête et fonce droit sur moi.

Il est vraiment effrayant... Ses bonds sont énormes ; sa queue dressée bat l'air à droite et à gauche, et sa gueule entr'ouverte laisse échapper

ce grognement sinistre et continu qui déjà m'a fait frissonner.

Moins encore maintenant puis-je espérer l'attraper à la tête ; j'ai la perception très nette d'un abordage. Il ne me reste plus qu'une ressource : le cribler de balles et l'abattre à quelques pas de moi.

J'ai sept cartouches dans mon magasin, mon tirailleur en a autant...

"Si je suis renversé, dis-je, tout en épaulant, tu lâcheras ton canon dans l'oreille du fauve et tu mettras le coup."

Je sens une tension extraordinaire de tous mes



Je roule sur le sable et le lion me happe la jambe au passage

nerfs ; j'ai les tempes gonflées à rompre ; je sens que ma vie tient à la balle que je vais tirer, mais je n'ai pas peur, à proprement parler.

Tout cela s'est passé dans l'espace d'une seconde.

"Le voilà, le voilà, il charge ! me crie mon tirailleur... Ah ! ah ! nous sommes perdus !"

Et il se sauve à toutes jambes.

Je suis pris d'un mouvement de rage extraordinaire et, tournant le dos au lion, dont chaque bond me résonne dans le cœur, je mets en joue... mon homme. Il s'est réfugié dans un buisson. J'y cours. Mais, à ce moment, le lion arrive... Un mimosa nous sépare.

Il passe comme une trombe à quinze pieds de moi, il ne regarde pas de mon côté et semble poursuivre seulement mon tirailleur.

Oh ! cette seconde d'hésitation !... Tout mon moi, tout ce que j'ai d'humain me crie : "Ne tire

pas... tu es sauvé, il ne te voit pas !... Mais je me raidis. L'honneur me commande de prendre pour moi le danger que j'ai été chercher.

Je vise, je tire, je recharge d'un mouvement rapide ; j'ai déjà l'arme à l'épaule... mais le fauve s'est dressé devant moi... ses longues dents brillent devant mes yeux épeurés... son haleine chaude m'enveloppe le visage...

Je me sens perdu, n'ayant même pas un couteau pour me défendre au corps à corps !

Je pousse un cri et, sous l'impulsion du choc, je roule à droite sur le dos, les jambes en l'air, tandis que mon fusil roule à gauche sur le sable.

Le lion me happe la jambe au passage.

J'ai un moment d'angoisse terrifiante... ses longues dents s'enfoncent profondément dans mes chairs... mon tibia craque... ma jambe va être broyée !

Le fauve, dressé sur ses pattes de derrière et s'appuyant de tout son poids sur ma jambe droite levée, me maintient sur le dos dans une immobilité complète.

Vainement, je tends les mains pour chercher à l'étrangler... je ne puis atteindre que ses pattes dont les muscles sont tendus comme des fils d'acier !

Je vois son gros oeil jaune à quelques centimètres de moi, son haleine fétide me donne des nausées : de la bave coule sur mon visage.

Un désir fou de le dompter, une rage extraordinaire me prennent. Je fixe avec feu ce gros oeil jaune et crie de toutes mes forces : "Ma jambe, sale veau !" En même temps, je lui envoie un grand coup de poing dans le mufle.

Le fauve, sans me broyer le tibia, me lâche ; je sens ses deux longues dents sortir de mon mollet. Puis il se met à battre ma jambe avec ses pattes de devant, tout comme le chat fait à la souris, et y enfonce profondément ses griffes. Chaque coup me fait l'effet d'une massue s'effondrant sur moi.

Je sens que je vais me trouver mal, et je me dis que si je perds connaissance, c'en est fait de moi.

Eh bien, non ! je ne veux pas mourir ! Je me raidis... Mais que je souffre ! Mon front est serré comme dans un étau... Puis, soudain, une douce vision m'apparaît. Je vois ma mère, comme dans mon enfance, penchée sur moi et me souriant. Adorable moment ! Mais qu'il dure peu !

Soudain, le lion, que je devine vaguement, depuis quelques secondes, insensiblement rentrées, se dégage d'un bond.

Je ne le sens plus sur moi.

Sans bouger, je glisse un oeil furtif.

Il est là, à quelques pieds, qui, le poil hérissé, la gueule baveuse et sanglante, regarde dans la direction où a fui mon tirailleur affolé... Sans doute, celui-ci vient de crier, pris de remords, en voyant dévorer son officier... Le lion croit à une nouvelle attaque... et, sans m'abandonner, moi, son repas du soir, il y fait face... Peut-être aussi, me croyant mort, et sûr de me retrouver, va-t-il s'élançer sur le fuyard ! Il en a tout l'air.

A ce moment, j'aperçois mon fusil... Sans bruit, retournant mon souffle, je me glisse sur le sable jusqu'à lui ; vivement je m'en empare... Heureusement, il est tout chargé... De terre, je commence à épauler et me relève doucement. Ma crosse, à ce moment, touche un bouton de mon veston. Le

fauve se retourne. Il a un moment de surprise qui me permet de le viser à l'oreille... Ca y est, je le tiens. Je suis sûr de mon coup. Mes nerfs se détendent, une joie sauvage m'envahit. C'est toi qui vas maintenant mourir, ne puis-je m'empêcher de murmurer presque haut... Mais la surprise du lion n'a été qu'un éclair... Il ouvre la gueule, se ramasse et va bondir... Je lâche le coup... Il tombe foudroyé !... Et je me laisse choir sur le sable.

Alors je commençai à sentir mes blessures et j'eus peur du tétanos. Une douleur aiguë me saisit à la jambe. Est-elle cassée ? Non. Je respire !

Mon ordonnance et mes guides accourent, ils veulent percer à coups de lance le cadavre du fauve !

Je les en empêche et leur enjoins de couper au plus vite ma botte et ma culotte de cheval.

Je perds du sang en abondance. De nouveau, je crains de me trouver mal. Heureusement, je me souviens d'un petit flacon d'ammoniaque qui ne me quitte jamais. Je le respire avec force et cautérise avec son contenu mes blessures. Peut-être tuerais-je ainsi les microbes du tétanos !

J'ai dans le haut de la jambe un trou large comme une pièce de cinq francs, qui paraît très profond. Pour arrêter le sang, j'y enfonce mon mouchoir ; puis j'ordonne à mon tirailleur de monter à cheval, de galoper ventre à terre jusqu'au poste et d'en ramener mon sous-officier blanc, avec l'infirmier et de quoi panser mes plaies.

Je me fais alors adosser au lion mort, et j'attends.

Cependant, le crépuscule gagne le paysage désert ; bientôt il va faire nuit. Je souffre horriblement et fais des efforts surhumains pour ne pas m'évanouir... Maintenant, il fait nuit tout à fait, une de ces nuits sans étoiles, noires comme de l'encre.

Impossible de faire du feu. Je n'ai plus d'allumettes.

Toujours adossé à mon lion, j'écoute vainement les bruits étranges de la brousse ; je ne perçois pas le galop d'un cheval.

Hélas ! mon poste est à près de trois lieues. En cette nuit noire, me trouvera-t-on ?

Je ferme les yeux. Et je rêve... Je revois une petite jeune fille, charmante, avec laquelle si souvent je valsais à pareille heure, sur le paquebot qui m'amena au Soudan. Je n'y avais jamais pris bien garde... Que venait-elle faire à mon chevet, à cette heure ?...

Mais, soudain, un mugissement, pareil à celui que je n'ai que trop entendu, trouble le silence de la nuit... Je me réveille en sursaut... Si c'est la lionne, nous sommes écharpés !

J'appelle :

"Kaddo ! Kaddo !..."

C'est le nom donné aux indigènes.

D'un bond, mes deux guides se sont levés. Ils veulent fuir. Heureusement, j'en saisis un par la jambe, l'autre revient, et, me prenant chacun sous un bras, ils parviennent à m'éloigner d'une centaine de pieds du maudit cadavre.

Mais je ne puis plus avancer... Je fais coucher un Kaddo, sur lequel je pose ma tête alourdie, et là, le fusil entre les jambes, j'attends la lionne... ou des secours...

Toutes les minutes, je tire un coup de feu, tant pour effrayer les fauves que pour diriger les pas de mon sous-officier.

A chaque détonation, les indigènes battent des mains. Le bruit les rassure ; mais dès que les dernières vibrations se sont perdues dans l'immensité des érabes, ils se remettent à trembler. Sans mes mains crispées et la crainte d'un coup de fusil, ils se sauveraient tous deux, m'abandonnant à une mort certaine, car la hyène, à défaut du lion, se chargerait de m'achever.

Et, à chaque aspiration, je sens le cœur me manquer, tandis qu'une soif ardente me consume !

Enfin, voilà des torches... Mes coups de feu redoublent ; les secours arrivent, je suis sauvé !

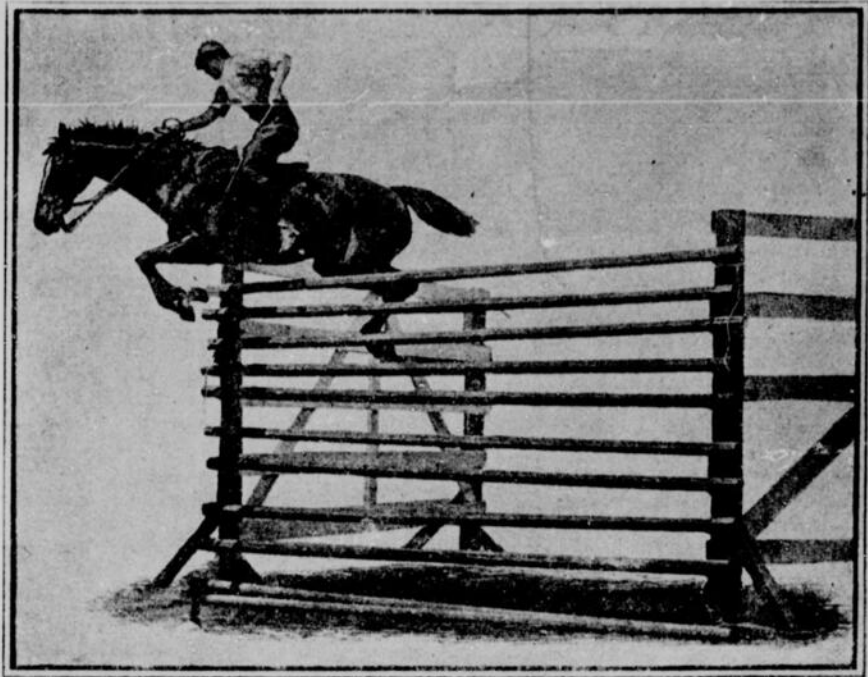
Aussitôt, je fais laver mes plaies, y mettre un bandage sommaire, et je me désaltère... Ah ! qu'il fait bon de boire !

Puis, allongé sur mon petit lit de sangle et à la lueur des torches, je reprends le chemin de mon poste.

A chaque faux pas des porteurs, je suis sur le point de rouler à terre... Ma jambe me cause des douleurs intolérables.

Enfin, — enfin ! — vers minuit, j'avais rejoint ma case, mais je n'avais pas fini de souffrir !

LE SAUTEUR, CHAMPION DU MONDE



Le cheval Heatdooom, appartenant à M. Howard Willetts, de Momarsneck, Etat de New-York, détient certainement le record des sauteurs. Cette année, il a dépassé 8 pieds 3 pouces. Cette photographie montre le cheval au moment où il franchit la balustrade à cette hauteur. L'année dernière, il avait atteint, à Chicago, 7

SOIR DE PAYE

Samedi... six heures du soir... La paye est faite !

En pareille occurrence, l'ouvrier ajusteur, à qui le "singé" vient d'abouler une trentaine de balles sans compter les ronds, sait parfaitement ce qu'il a à faire...

Ayant donc mis dans sa profonde la mitraille de la quinzaine, l'homme partit, en traînant les pieds, du côté du plus prochain assommoir. La casquette sur l'oreille gauche, les mains dans les poches et le nez au vent, il avait l'air de flairer la veuve d'un copain ; mais, ce soir-là, les camaros avaient fié... Des flanchards, quoi !... Misère !... pas moyen d'en sécher une, alors !...

Enfin, il aperçut sur l'autre trottoir un retardataire, et de sa voix traînante, lui cria :

—Eh bien ! Gustave... on ne vient donc pas lui dire un mot à cette vieille verte ? Tu sais, c'est à la santé de la sociale... et c'est bibi qui régale...

Du moment que "bibbi" régala, Gustave n'avait aucune raison de décliner l'invitation. Il entra, et, quelques instants après les ajusteurs, assis en face l'un de l'autre, les coudes sur la table et le verbe haut, pulvérisaient l'infâme "capitalisme" et réformèrent la société.

—Plus de patrons !

—Plus de gendarmes !

—Plus de curés !

—Les curés ! oh, là !... ricana l'ajusteur, imagine-toi que ma femme, dans les premiers temps, s'était mis dans la boule d'aller à la messe et de faire maigre le vendredi !...

—Pas possible !...

—Si !... tu sais... ça pas été long !...

Il était huit heures trois-quarts quand ils se séparèrent. Ce n'était pas que leur soif fût apaisée, mais c'était la braise qui commençait à filer vite. Gustave s'étant tiré des pieds, l'autre, bon gré malgré, dut songer à regagner son logis.

Non pas qu'il fût pressé d'y rentrer, à la cambuse !... Il savait trop bien comment cela s'y passait, les soirs de paye... Les trois mioches réfugiés dans un coin, le regardant avec des yeux pleins de terreur et de reproches... La femme, au contraire, agressive et furieuse, prompte à retourner les poches de son bourgeron et à l'accabler d'invectives quand il ne rapportait pas de quoi vivre... Lui, pas long à rager, saisissant un bâton, une chaise, n'importe quoi, et tapant comme un sourd...

Et déjà, en lui-même, il préparait sa déclaration habituelle :

—Moi ?... j'ai bu ?... eh bien, après ?... D'abord, tu sais, la petite mère... pas d'histoire, ou...

C'était à ce moment-là qu'il retroussait ses manches.

Tout en monologuant ainsi, notre homme était arrivé dans sa rue ; de loin il aperçut un attroupelement :

—Tiens, dit-il, on dirait que c'est en face de ma porte... Je vas voir ça de première...

Puis, soudain, pris à travers son vin, de je ne sais quelle inquiétude instinctive, il se mit à courir...

—On ne passe pas, lui dit un gardien de la paix en lui barrant le passage.

—Mais, c'est chez moi !... protesta-t-il.

—Vous demeurez là ?

—Oui.

—Alors, venez.

Et l'agent, devenu pâle, avec une sorte d'épouvante dans les yeux, le prit par le bras, et, lui faisant faire place au milieu de la foule, commença à lui parler d'une voix qui tremblait :

—Mon pauvre ami... grand malheur... grand malheur...

L'ouvrier, s'arrêtant brusquement, le regarda en plein dans les yeux, et, devinant que quelque chose d'horrible s'était passé chez lui, dégrisé du coup, s'élança comme un fou dans l'escalier...

Quand il fut arrivé à son palier, il fut saisi d'une telle angoisse qu'il dut s'appuyer à la rampe pour ne pas tomber.

Oh ! cette porte enfoncée à coups d'épaupe... cette chambre remplie d'étrangers au visage terrifié... et cette odeur surtout...

—Mais qu'y a-t-il donc ? s'écria-t-il, en retrouvant un reste de force pour se précipiter chez lui.

A ce cri, les hommes qui étaient là s'écartèrent, et, lui, hagard, sentant toute sa raison s'en aller d'un seul coup d'oeil, il vit sur son lit, horriblement ravagé, quatre formes raidies, défigurées, convulsées, qui étaient les cadavres de sa femme et de ses enfants...

En face du lit, le long du mur, dans la gueule béante du poêle dont les tuyaux avaient été démolis, quelques charbons achevaient de se consumer...

L'homme tomba comme une masse.

—La suicidée a-t-elle laissé quelque écrit ? demanda un reporter qui, jusqu'à ce moment, avait pris des notes.

—Oui, répondit le commissaire de police en lui tendant un papier, lisez.

Le journaliste prit la feuille et lut tout haut ces mots :

"Tant que j'ai cru en Dieu, j'ai eu la force de supporter ma misère. A présent que mon bourreau de mari a fait de moi une désespérée et une impie, je ne veux pas que mes enfants soient malheureux comme moi, et je m'en vais avec eux."

RECREATION EN FAMILLE

LA PIECE VOYAGEUSE

Faire passer une pièce de monnaie d'une main dans l'autre.

Ce tour peut être considéré comme un procédé d'escamotage qui peut rendre service dans certains cas.

Maintenez dans le creux de votre main droite une pièce de monnaie semblable à celle que vous avez l'intention d'emprunter. Placez cette dernière au bout des doigts de la main gauche, approchez la droite pour saisir la pièce, et, au moment où vous vous en emparez, laissez tomber dans la main gauche celle que vous avez dans la droite (voir gravure); refermez vivement la main gauche, puis éloi-



gnez la droite qui conserve la pièce bien en vue; fermez aussi votre main droite sur la pièce et annoncez que vous allez envoyer cette dernière dans l'autre main gauche. Ouvrez la droite en maintenant la pièce à l'empalnage dans le creux de la main, puis faites voir à gauche la pièce que vous avez laissée tomber en vous emparant de celle prêtée.

Ce tour de passe-passe peut se répéter indéfiniment. Il peut à l'occasion servir à faire le change d'une pièce.

En effet, supposons que vous ayez emprunté une pièce de monnaie: il vous est possible de dire qu'une fois entre vos mains elle a déjà acquis certaines propriétés, comme, par exemple, de passer d'une main dans l'autre. Exécutez alors une fois le tour comme je l'ai décrit, la pièce fautive sera dans la main gauche et la pièce prêtée restera cachée dans la main droite; vous pourrez alors ou la passer à votre serviteur, ou en faire ce que le tour nécessitera.

On peut encore, après avoir pris la pièce empruntée dans la main droite et laissé tomber l'autre dans la main gauche, maintenir cette deuxième pièce dans le creux de la main, prendre un verre de cette main et le couvrir avec, la paume en dedans. Lorsque la main droite s'ouvre, comme pour lancer la pièce qu'on y conserve, la main gauche se desserre un peu et laisse tomber la pièce échangée dans le verre.

CORDON-BLEU.

DEVINETTE



Monsieur est dans son cabinet de travail, me dit-on. Le voyez-vous ?

CHARADE

Révèrez mon "premier" en raison de son âge. Et surtout pour son rôle aussi grand que divin. Aimez un peu mon "deux", — il rend bon le potage —

Mais ne le mangez pas sans un verre de vin. Eloignez-vous du "tout": ce double personnage Est tout sucre et tout miel, mais il cache un venin.

PROBLEME AMUSANT

Tout le monde aime les petits casse-tête de société.

En voici un d'une donnée très simple, mais dont la solution n'est pas aussi facile que l'on pourrait le croire au premier abord.

Etant donné neuf points disposés comme ceci :



tracer, "sans lever la plume", quatre lignes droites, de façon à passer par les neuf points donnés.

N. B. — Il n'y a, dans ce problème, ni jeu de mots, ni pliage de papier, ni truc d'aucune sorte.

SOLUTION DES PROBLEMES DU No 49

COMBLE. — Le comble de la paresse, pour un paveur, est de vouloir paver les rues avec ses bonnes intentions.

ENIGME. — Le mot est : Serre.

VERS A TERMINER. — Soubise. — Vainqueur. — Méprise. — Faveur. — Etonne. — Railleur. — Dame. — Conducteur.

LE JEU DE DAMES. — 2 à 54 — 54 à 15 — 15 à 32 — 32 à 4 — 64 à 32 — 32 à 15 — 13 à 54 gagnent.

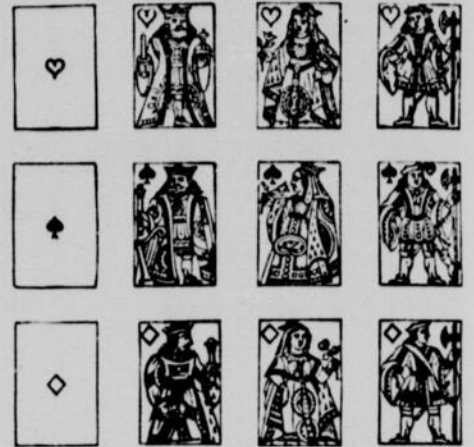
METAGRAMME

Sur mes cinq pieds, lecteur, sans en être plus fière, Je prends place aux petits comme aux plus grands festins ; Changez ma tête, hélas ! et je deviens poussière ; Changez toujours, je suis très utile aux marins ; Autre tête, je rends les vérités aimables ; Puis je figure bien sur les meilleures tables.

LES CARTES

Piquet à deux.

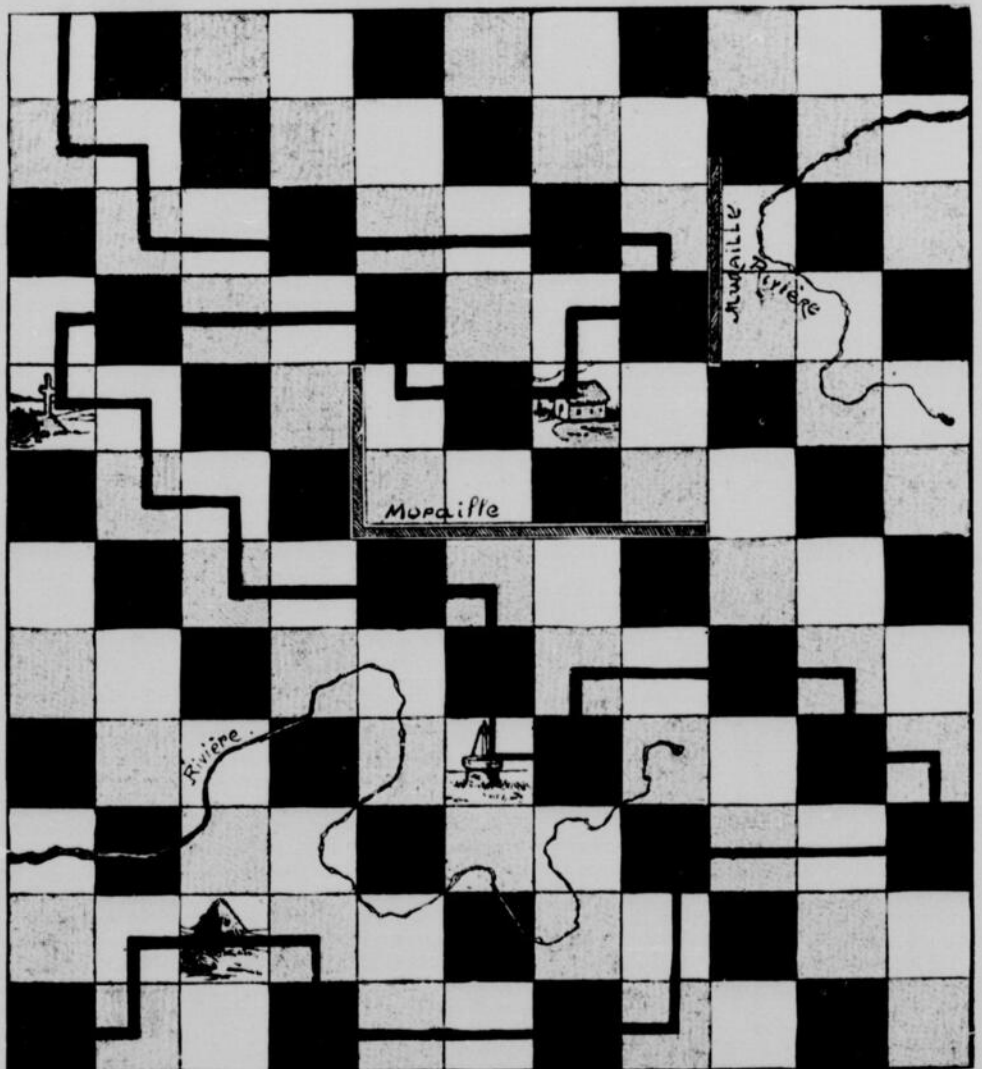
Si vous avez, premier, à écarter sur un jeu composé de trois quatrièmes majeures :



Comment ferez-vous cet écart ?

Il faudra se borner à écarter un as, ce qui assure le capot, et laisse ouverte la chance d'avoir le point, une quinte ou un quatorze.

SOLUTION DU LABYRINTHE



LE LABYRINTHE. — Il s'agissait d'indiquer la marche que suivrait le voyageur, entrant par la case A et sortant par la case B d'un labyrinthe, en se conformant aux conditions indiquées.

TEMPLE, OUVRE-TOI !

Poésie de E. LEGOUVE.

(MÉLODIE)

Musique de CH. GOUNOD

Allegro Moderato

PIANO

De puis dix jours, je re de ville en vil - le avec mon en - fant dans les
Mon cœur brisé n'a plus qu'une es - pe - ran - ce O Vier ge ce - leste i - ci

bras Des au - tels le pi - eux a - si - le le dis - pu - te - rait
bas Tu con - nus aus - si, da souff - ran - ce Ton en - fant est mort

au tre - pas Mais plus d'au - tels plus d'a - bris tu té - la - res, Tous
dans tes bras l' un ta voix a mes hum - bles pri - è - res Du haut

sont - fer mes de - vant moi - ti - ter nio - re fu - ge des mi - ses Ou - vre -
des cœurs dis - a - vec moi

- toi! saint Temple! ou - vre - toi! O des sîen - re - fu - ge des mis - è - res.

Ou - vre - toi! saint Temple! ou - vre - toi! Non - toi!

MÉDITATION

Pour Violon et Piano

Par M. LOUIS PICKAERT

And^{te}

VIOLON *una corda*

PIANO
ou
ORGUE

mf

p

V. Horn et Tromb

mf più presto

pp

tr

DANS LA GUEULE DU LION

Nous trouvâmes les lions sur une colline boisée, ayant à peu près quatre cents verges de longueur; mes compagnons se disposèrent en cercle et gravèrent la colline ou se rapprochant de plus en plus les uns des autres. Resté dans la plaine avec un indigène appelé Mébalué, qui était maître d'école et le plus excellent des hommes, je vis l'un des lions posé sur un quartier de roche qu'entourait le cercle des chasseurs, actuellement fermé de toute part; Mébalué tira son coup de fusil avant moi, et la balle atteignit le rocher où l'animal était assis.

Le lion mordit l'endroit que le projectile avait frappé, comme un chien mord la pierre ou le bâton qui lui est jeté; puis, s'enfuyant d'un bond, il franchit le cercle d'hommes qui s'ouvrit à son approche, et il s'échappa sans blessure: les chasseurs n'avaient pas osé l'attaquer, peut-être à cause de leur foi dans le sortilège dont ils se croyaient victimes. Le cercle fut bientôt reformé; deux autres lions y apparurent; mais, cette fois, nous n'osâmes pas tirer, dans la crainte de frapper l'un des hommes qui les entouraient, et qui leur permirent encore de s'enfuir sains et saufs. Si les indigènes avaient agi suivant la coutume de leur pays, les lions auraient été tués à coups de lance au moment où ils essayaient de s'échapper; mais nos chasseurs ne firent pas même usage de leurs armes. Voyant que nous ne pouvions pas les décider à l'attaque, nous reprîmes le chemin du village, lorsqu'en tournant la colline j'aperçus un des lions posé sur un quartier de roche, comme le premier que j'avais vu, mais, cette fois, tapi derrière un buisson; j'étais environ à trente pas de l'animal, je le vis attentivement au corps à travers les broussailles, et je déchargeai mes deux coups.

—Il est touché! Il est touché! s'écrièrent les naturels.

—Un autre l'a frappé également, allons à lui! répondirent quelques-uns des chasseurs.

Je n'avais vu personne tirer en même temps que moi; mais, derrière le hallier, j'apercevais la queue du lion qu'il dressait avec colère; et, me retournant vers ceux qui accouraient, je leur dis d'attendre au moins que j'eusse rechargé mon fusil. Pendant que j'enfonçais les balles, j'entendis pousser un cri de terreur; je tressaillis et, levant les yeux, je vis le lion qui s'élançait sur moi. J'étais sur une petite éminence: il me saisit à l'épaule, et nous roulâmes ensemble jusqu'au bas du coteau.

Rugissant à mon oreille d'une horrible façon, il m'agita vivement, comme un basset le fait d'un rat. Cette secousse me plongea dans la stupeur que la souris semble ressentir après avoir été secouée par un chat, sorte d'engourdissement où l'on n'éprouve ni le sentiment de l'effroi ni celui de la douleur, bien qu'on ait parfaitement conscience de tout ce qui vous arrive; un état pareil à celui des patients qui, sous l'influence du chloroforme, voient tous les détails de l'opération, mais ne sentent pas l'instrument du chirurgien. Ceci n'est le résultat d'aucun effet moral: la secousse anéantit la crainte et paralyse tout sentiment d'horreur, tandis qu'on regarde l'animal en face. Cette condition particulière est sans doute produite chez tous les animaux qui servent de proie aux carnivores, et c'est une preuve de la bonté généreuse du

GRAND TONIQUE DU PRINTEMPS

Pour avoir une santé et une vigueur parfaites, un tonique est une nécessité au printemps, durant la variation de l'hiver à l'été. Mais en achetant un tonique ne le choisissez pas parce qu'il est "meilleur marché," ou "tout aussi bon."—Souvenez-vous que pour tonifier le système, il n'y a rien de mieux que le



CHEZ TOUS LES PHARMACIENS
REFUSEZ LES SUBSTITUTS.

YIN MARIANI

Non seulement il purifie, mais il enrichit le sang et renforce les nerfs; non seulement il aide à la digestion, mais il donne l'appétit et un sommeil paisible.

Il Renouvelle le
Système entièrement.

Créateur, qui a voulu leur rendre moins affreuses les angoisses de la mort.

Le lion avait l'une de ses pattes sur le derrière de ma tête; en cherchant à me dégager de cette pression, je me retournai, et je vis le regard de l'animal dirigé vers Mébalué, qui le visait à une distance de quinze pas; le fusil du maître d'école, un fusil à pierre, rata des deux côtés; le lion me quitta immédiatement, se jeta sur Mébalué, et le mordit à la cuisse. Un individu, à qui j'avais sauvé la vie dans une rencontre avec un buffle qui l'avait jeté

en l'air, essaya de donner un coup de lance au lion pendant que celui-ci attaquait Mébalué; l'animal, abandonnant alors le maître d'école, saisit cet homme par l'épaule; mais au même instant, les balles qu'il avait reçues produisant leur effet, il tomba frappé de mort. Tout cela n'avait duré qu'un moment et devait avoir eu lieu pendant le paroxysme de rage qu'avait causé l'agonie. Non seulement j'avais eu l'humérus complètement écrasé, mais encore j'avais été mordu onze fois à la partie supérieure du bras.
DAVID LIVINGSTONE.



Une éducation musicale est d'autant mieux acquise, qu'on emploie un bon instrument. Le

PIANO
DOMINION

représente le maximum de bonté, qui se puisse acquérir à des prix modérés.

N'abîmez pas une oreille musicale qui autrement serait bonne, en donnant à vos enfants un piano inférieur. Le PIANO DOMINION est vendu à des conditions qui sont à la portée de toutes les personnes, même de celles dont les moyens sont limités.

Plus de 60,000 instruments Dominion sont en usage.

Ils sont recommandés par tous les principaux couvents et institutions.

WILLIS & CO.,
GROS ET DÉTAIL

2470 rue Ste-Catherine,
Édifice Empire. MONTREAL
Tel. Up 2686 502



C'EST BIEN UNE GRAND'MERE AVEC DES PETITS ENFANTS.

Le savant ne voit que la vérité morte; c'est le cœur seul qui sent la vérité vivante.

**LES MALADES GUÉRISSENT
LES FAIBLES DEVIENNENT FORTS.**

Le merveilleux **ELIXIR DE VIE** découvert par un célèbre médecin soulage toutes les maladies.

Des cures vraiment étonnantes sont comme des miracles. Le secret d'une longue vie des temps du moyen-âge retrouve.

Le remède est envoyé gratuitement à toute personne, qui en fait la demande.



Après de nombreuses années d'études et de recherches dans les archives des Anciens, employant en même temps les expériences modernes de la science médicale, le docteur **JAMES W. KIDD**, 735 Baltes Block, Fort Wayne, Ind., États-Unis d'Amérique, annonce qu'il a découvert l'**ELIXIR DE VIE**. Il est à même, par l'aide d'un composé mystérieux, dont il a le secret absolu, de guérir toutes les maladies du corps humain. Il n'y a pas de doute que le docteur est au sérieux, les cures remarquables qu'il fait journellement le justifient assurément. La théorie, dont il est l'originateur, est une théorie de raison et fondée sur l'expérience acquise pendant des années nombreuses d'une pratique de médecin. On ne paye rien pour mettre à l'épreuve l'**ELIXIR DE VIE**, comme il l'appelle ce remède remarquable, car il l'envoie absolument gratuit à tous souffrants. La quantité suffira pour persuader l'homme le plus sceptique du mérite de cette découverte admirable, sans lui coûter un centime. Plusieurs guérisons sont de véritables miracles, et sans témoins dignes de confiance, elles paraîtraient incroyables. Les boiteux ont jeté leurs béquilles et marchent après deux ou trois essais du remède. Les malades abandonnés des médecins, ont regagné l'espérance, et sont rendus à leurs familles, entièrement guéris. Rhumatismes, névralgies, les maladies de l'estomac, du cœur, du foie, du sang, de la peau et de la vessie disparaissant comme par magie. La migraine, le mal de dos, l'état nerveux, la fièvre, la consommation, la toux, les rhumes, l'asthme, le catarrhe, la bronchite et toutes les maladies de la gorge, des poumons etc., sans guéries en peu de temps. Paralyse partielle, locomotor ataxia, hydropisie, goutte, scrofules, hémorroïdes, et poison du sang contagieux sont chassés promptement et en permanence. Les parts vitales sont restaurées à leurs puissances naturelles. Ce remède purifie le corps entier, le sang et les tissus et restaure les nerfs et la circulation et un état de parfaite santé est le résultat. Pour le docteur toutes les maladies sont égales et sont guéries par cet admirable **ELIXIR DE VIE**. Demandez le remède aujourd'hui. Le médecin le donne gratuitement à chacun qui souffre. Ecrivez de quelle maladie vous souffrez et ce remède sera à votre service.



Remède sûr et efficace pour enlever promptement, et sans douleur, les **Cors, Verrues et Durillons**. Énergique, Inoffensif et Garantit. Envoyé par la poste sur réception du prix, 25c. **A. J. LAURENCE**, Pharmacien, Montréal.

PLUS DE CORS AUX PIEDS !

VARIETES

Au bal, entre deux messieurs qui viennent d'être présentés l'un à l'autre :

—Voyez donc cette grosse dame-là, à droite, sur le canapé. Un vrai monument...

—...expiatoire, monsieur ; c'est ma belle-mère.

Jean Hiroux a un fils au régiment, et dernièrement il apprend que ce fils a passé en conseil de guerre et attrapé dix ans de travaux publics, pendant lesquels il va casser des cailloux sur les routes d'Algérie.

—J'avais toujours dit, fait-il d'un air satisfait, que le gaillard ferait son chemin !

—Lob dit à son père d'un air bideur :

—Tu ne m'as pas acheté le "jeu de patience" que je t'avais demandé, tu n'es pas gentil.

Le père, souriant :

—Ne dis rien, je le remplacerai en te faisant assister à une entrevue entre ta mère et sa couturière !

Comme il arrive parfois, un juge s'était endormi à l'audience.

Le président de la cour, au moment de prononcer l'arrêt, ayant demandé son avis à ce juge, celui-ci, se frottant les yeux :

—Qu'on le pendre !... qu'on le pendre !...

—Pardon, mais c'est d'un pré qu'il s'agit...

—Alors, qu'on le fauche !... qu'on le fauche !...

CE QUI EST VRAI

Ceux qui disent que tous les remèdes sont bons, ont tort. Le **BAU-RE RHUMAL** seul est vraiment efficace contre les affections de poitrine.

Mot d'enfant.

Le petit Gaston, dont on a coupé les cheveux tout ras, la semaine dernière, s'est vu le même jour apostrophé ainsi par un camarade :

—Tiens, tiens, tu as passé sous le Pont-Neuf ?

Cela ne fut pas perdu pour le bambin, qui, voyant hier chez ses parents un monsieur des plus chaudes, s'écria :

—Dis donc, est-ce que tu as passé sous plusieurs ponts neufs ?

Une nouvelle mode nous menace.

On peut dire qu'elle nous menace parce qu'elle est anglaise, et qu'en matière de mode nous imitons volontiers les Anglais.

C'est la mode des sandales. Une revue annonce que bientôt, dans les salons, les sandales auront remplacé les souliers. Déjà une des mondaines, qui donnent le ton dans l'ordre des élégances, s'en est fait confectionner une paire qui est, dit-on, délicieuse. D'autres vont l'imiter ; la sandale sera reine demain.

Un brave garçon, en sortant de chez lui, a la bonne pensée de ne pas laisser longtemps se morfondre sur son palier les amis qui auraient idée de venir le voir.

Il écrit sur sa porte :

"Je n'y suis pas."

Ses courses faites, il regravit son cinquième et va pour rentrer chez lui, quand l'inscription frappe ses regards.

—Allons, bon ; s'écrie-t-il.

Et il redescend piteusement l'escalier.



CARME DÉCHAUSSÉ

**CERTIFICAT DU
Gouvernement**

**BUREAU DE L'ANALYSTE,
District de Québec.**

Québec, 30 novembre 1899

J'ai fait l'analyse du **VIN DES CARMES** et constaté que les principes actifs de la préparation sont conformes à la formule. Comme cette formule n'a d'intérêt que pour les médecins, ceux-ci pourront l'obtenir de votre bureau.

Au point de vue médical, c'est un excellent vin que le **VIN DES CARMES**, appelé à rendre de grands services **aux personnes faibles, aux convalescents, anémiques, dyspeptiques**, etc. C'est un bon tonique plus recommandable qu'un grand nombre de ces vins médicamenteux qui sont dans le marché.

DR M. FISET,

Analyste public.

L'HOMME DANS LE MONDE ET DANS LES AFFAIRES



LAPATINE, fabricant de bronze.

— Vous avez payé ce bronze trop cher. Venez donc me voir quand vous avez à faire des acquisitions de ce genre. — Je ne vends pas au détail, mais pour vous, je ferai exception.



—J'ai un bronze à acheter, je vais chez **Lapatine**, qui consent à me vendre par exception, quoiqu'il ne travaille qu'en gros. J'aurai en beaucoup meilleur marché.

LE REGIME REPARATEUR



LE BANQUIER. — Ca ne va pas, je me maigris, pas d'appétit, j'ai trop de soucis ; il me faudrait une vie calme, uniforme et un régime végétarien.



(Le même, à Clairvaux, pour banqueroute.) — Quand je vous le disais que c'est cette vie qu'il me fallait.

POURQUOI LE JOUR COMMENCE-T-IL A MINUIT ?

Dès qu'on a eu l'idée de compter les jours, et cette idée remonte certainement aux premiers temps du développement de l'intelligence humaine, on en a fixé le commencement soit au coucher, soit au lever du soleil, car ces deux phénomènes étaient faciles à observer. Les Chinois, les Athéniens, les Musulmans fixaient le commencement du jour au coucher du soleil; les Babyloniens, les Syriens, les Perses, à son lever.

Il fallait être astronome, tel Ptolémée, pour fixer le commencement du jour à midi, c'est-à-dire à un moment très précis, il est vrai, mais que la plupart des mortels sont incapables de trouver.

Minuit ne correspond à aucun fait visible, mais tient à peu près le milieu entre l'heure du coucher et celle du lever du soleil. Il est probable que les incursions des peuples ont amené en présence, dans un même pays, l'usage de faire commencer le jour le soir et celui de le faire commencer le matin, et que minuit fut adopté par une sorte de transaction entre les deux usages pour éviter les erreurs résultant de leur application simultanée.

L'"Encyclopédie" de Diderot et d'Alembert dit, notamment: "C'était à minuit que les anciens Egyptiens commençaient le jour, et même le fameux Hipparque avait introduit dans l'astronomie cette manière de compter, en quoi il a été suivi par Copernic et par plusieurs autres astronomes; mais la plus grande partie des astronomes modernes a trouvé plus commode de commencer à midi. Les Romains commençaient le jour à minuit."

Plutarque, dans les "Questions romaines", dit: "C'est au milieu de la nuit que le jour doit être censé commencer, puisque c'est à cette époque que le soleil commence à se rapprocher de notre hémisphère; au lieu qu'à dater de midi, il s'en éloigne de plus en plus."

On ne saurait dire dans quel pays ni à quelle date précise s'est établi l'usage de faire commencer le jour à minuit. Mais, quant à la cause de cette coutume, qui se perd dans les profondeurs des âges, elle est facile à deviner. Les aspects variés des phases de la lune font de cet astre un mesureur très commode du temps. Aussi, dès la plus haute antiquité, le trouve-t-on utilisé dans ce but par tous les peuples.

Le mois a donc été tout d'abord "lunaire", et le jour, par une conséquence logique, s'est compté d'un soir à l'autre. C'est à ce système que se réfère, par exemple, la formule chronologique de la Genèse: "Il fut soir, il fut matin: un jour."

Mais ce jour, qui commence le soir, présente un moment unique et bien caractérisé: c'est celui où a lieu le passage du soleil au zénith. Cet instant significatif, où le soleil semble atteindre son maximum d'intensité lumineuse et calorifique, s'est trouvé par là même considéré comme le point capital du jour, son "milieu", ainsi que l'indique son nom dans diverses langues: "mi-di", latin "meridies", grec "més-embria", etc., (équivalents de "media dies", "mésé héméra"). Dès lors que cet instant fut regardé comme devant être le milieu de la journée de vingt-quatre heures, il en résulta forcément que celle-ci eut son point de départ fixé "douze heures avant midi", c'est-à-dire "à minuit".

DES MILLIERS SE GUERISSENT SANS RISQUER UN SOU

Ils me demandent mon livre, et je le leur envoie. Je leur fournis mon remède à l'essai. Ils l'emploient pendant un mois à mon risque.

J'EN FERAI AUTANT POUR VOUS

Envoyez-moi simplement ce coupon ou écrivez-moi une carte postale en indiquant le livre dont vous avez besoin.

Alors je vous enverrai un ordre sur votre pharmacien pour six bouteilles du Restaurant (Restorative) du Dr Shoop. Vous pouvez le prendre pendant un mois à l'essai. S'il réussit, il coûte \$5.50. S'il échoue, je paierai moi-même le pharmacien. Et votre simple parole en décidera.

Voilà l'offre que des centaines de milliers ont acceptée, et 39 sur 40 malades ont payé la médecine de bon coeur, parce qu'ils ont été guéris.

Il n'y a guère d'endroit en Amérique qui n'ait ses habitants, hommes et femmes, que mon Restaurant a guéris.

Le 11 Janvier, 1903 j'ai publié dans tous les journaux de Chicago les noms et adresses d'un millier de malades dans cette ville seule, que mon Restaurant a guéris dans les derniers six mois.

Croyez-vous que quelqu'autre remède ait jamais guéri un millier de cas chroniques dans une seule ville et en dedans de seulement six mois?

Ne voulez-vous pas essayer le remède qui a accompli cela, quand je vous promets de payer moi-même tout le coût entier s'il échoue?

VOICI COMME JE FAIS :

J'ai cherché pendant toute une vie à découvrir une méthode pour fortifier les nerfs INTERIEURS. J'ai découvert comment ramener la seule force qui opère tous les organes vitaux.

Je ne traite pas les organes faibles directement. Je pourrais tout aussi bien traiter une machine épuisée pour la fortifier. Je donne aux organes plus de vigueur, plus de force nerveuse. Je leur rends la force d'accomplir leurs fonctions.

Mon Restaurant accomplit cela dans tous les cas, et la médecine n'en peut faire davantage. A moins qu'il n'existe une cause comme un cancer, mon Restaurant effectuera une guérison. Et les conditions qu'il n'arrive pas à guérir ne peuvent pas être atteintes par la médecine.

Une fois que vous serez guéri, vous garderez mon Restaurant à votre maison, afin de vous en servir pour les maux légers, et afin d'empêcher ainsi tout renouvellement de ces maladies graves.

DETACHEZ CE COUPON

Car on a bien l'intention de faire venir quelques chose, mais on l'oublie toujours. Marquez le livre que vous désirez et envoyez le coupon avec votre nom et adresse à

- Dr Shoop, Boite.... Racine, Wis.
- Livre No. 1 — Sur la Dyspepsie.
- Livre No. 2 — sur le coeur.
- Livre No. 3 — sur les Rognons.
- Livre No. 4 — pour les Femmes.
- Livre No. 5 — pour les Hommes, (cacheté).
- Livre No. 6 — sur le Rhumatisme.

Les cas doux, non chroniques, se guérissent souvent avec une ou deux bouteilles. En vente chez tous les pharmaciens. Y.

LE RESTAURANT DU DR SHOOP A L'ESSAI

Une invention utile.

On mande de Rome qu'un ouvrier, nommé Barabino, travaillant à la Spezzia, vient d'inventer un appareil très simple, qui permettrait de signaler le point où un navire a coulé, et donnerait les moyens de le remettre à flot.

JE VEUX... JE PEUX...

Voulez-vous tenir votre gorge et vos poumons libres? Prenez une dose de BAUME RHUMAL aussitôt que vous y ressentez quelque gêne.

et elle tend son assiette à nouveau :

—P'tite mère, donne-moi-z-en encore un peu ?...

—Qu'entends-je ? Sachez, mademoiselle, qu'on ne dit pas : Donne-moi-z-en encore un peu...

—Eh bien, alors, p'tite mère, donne-moi-z-en encore beaucoup !...

Odette a mangé toute sa confiture.

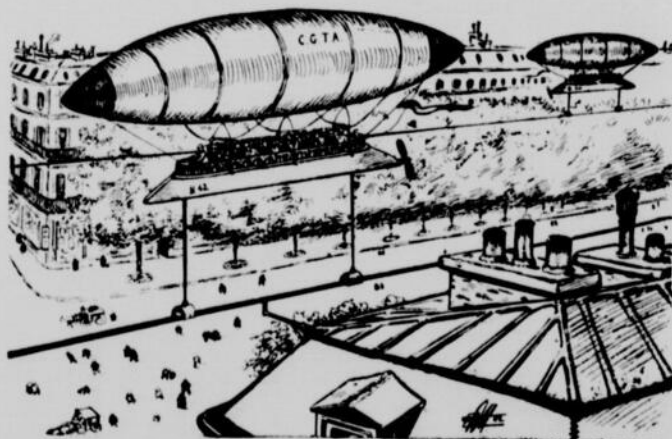
LE FAUVE ET L'HOMME CIVILISE



LE CHASSEUR. — Prends garde ! c'est un tigre royal !... espèce très dangereuse...

LE TIGRE, qui a reçu deux balles dans la tête. — Ma mère m'avait bien dit de prendre garde; c'est un homme, espèce très dangereuse !

LES GRANDES INVENTIONS MODERNES



Les pouvoirs publics se sont adressés au "Pèle-Mèle", afin de chercher un moyen de locomotion aérienne. Dès ce jour, les ballons vraiment dirigeables étaient enfin trouvés, et de ce fait, la chaussée est devenue libre de tous les tramways, omnibus, automobiles, causes de tant d'accidents ! Nos ballons dirigeables à trolley, contenant tout cinquante personnes, à l'aïse, peuvent atteindre une vitesse de dix-huit lieues à l'heure.

L'HUMOUR COSMOPOLITE

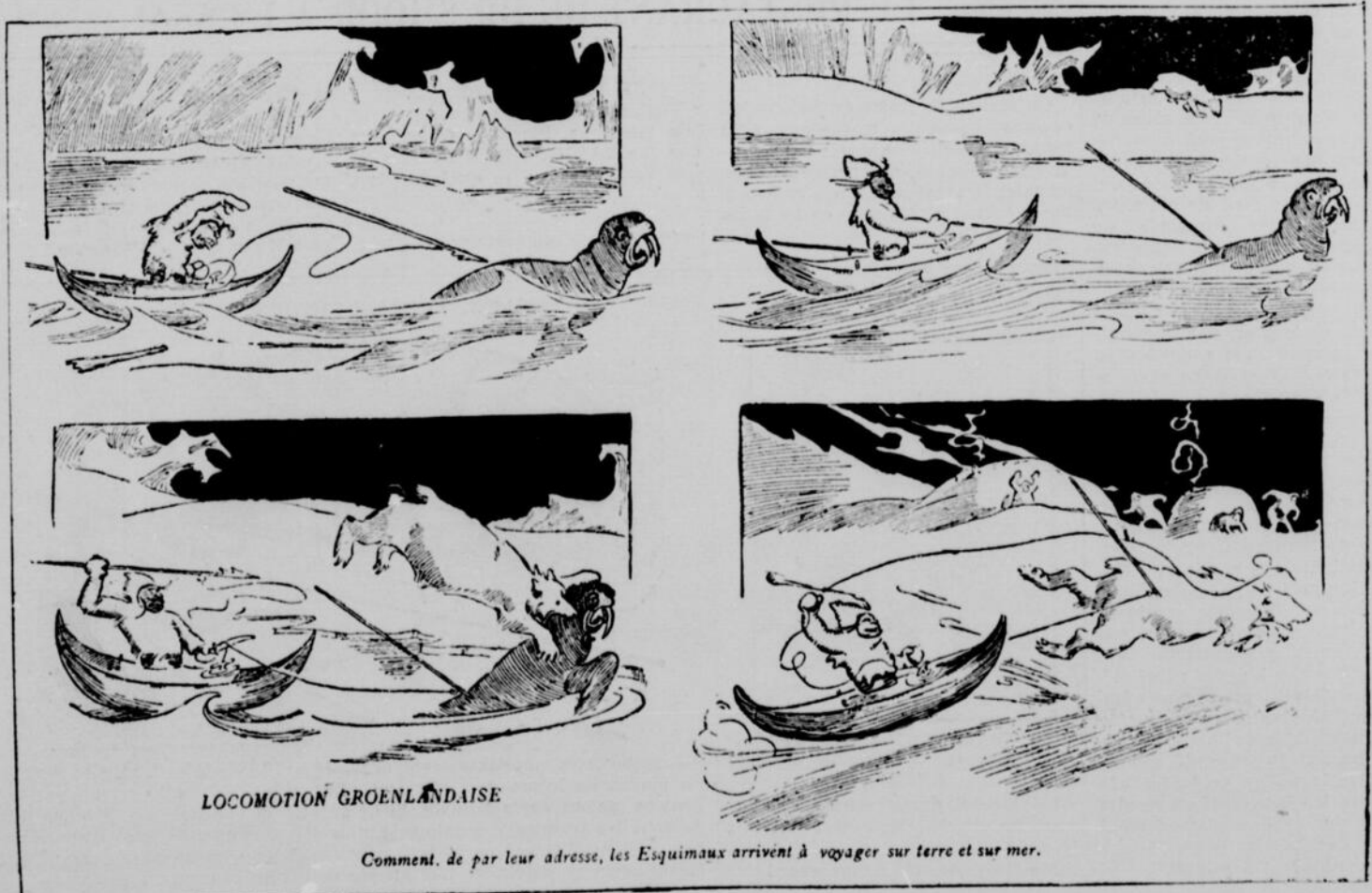


UNE RUSE DE CLOWNS

Comment les frères Jim trouvèrent moyen de passer devant le lion sans être attaqués par le terrible animal.

L'EMBOINPOINT SAUVEUR

"C'est tout de même une fière chance que je n'aie pas suivi de régime pour maigrir !"



LOCOMOTION GROENLANDAISE

Comment, de par leur adresse, les Esquimaux arrivent à voyager sur terre et sur mer.